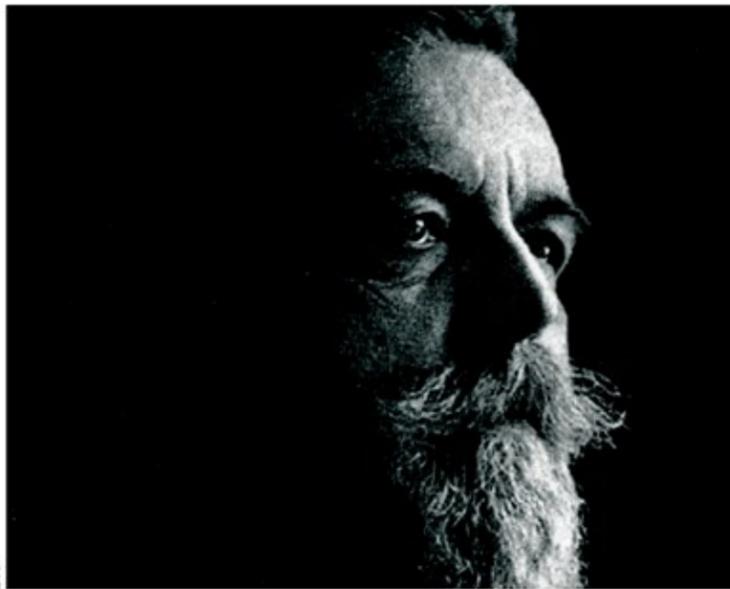


LE COMBAT DES

Pour gravir les échelons au sein d'un parti qu'il n'avait pas créé, Hitler a dû affronter des



DR

OTTO DICKEL L'ÉRUDIT POPULISTE

LE MOMENT CLÉ. Le 12 mai 1921, Otto Dickel, professeur à l'université d'Augsbourg, fait un triomphe à l'Hofbräuhaus de Munich devant les sympathisants du NSDAP. L'orateur érudit captive son auditoire en évoquant sa vision de l'Allemagne. Hitler est alors à Berlin lorsqu'il apprend la nouvelle. Sur le champ, il regagne Munich.

UN DANGER POUR HITLER. Deux mois auparavant, le Dr Dickel a fondé à Augsbourg un mouvement fasciste völkisch, la Deutsche Werkgemeinschaft (Communauté de travail populaire). Et publié *La Résurrection du monde occidental* où il propose d'instaurer un antisémitisme déclaré pour faire renaître la culture européenne. «Des foutaises», déclare Hitler devant les officiels nazis qui militent pour une fusion avec la Werkgemeinschaft. Pour Adolf Hitler, cet intellectuel à la formation politique bien supérieure à la sienne est un danger.

L'ENNEMI À ABATTRE. De retour à Munich, Hitler trouve Dickel en compagnie des dirigeants nazis. Le professeur critique les vingt-cinq articles du programme élaboré par Hitler. Incapable de répondre et fou furieux, ce dernier quitte la pièce. Face à la capacité de Dickel de l'évincer, Hitler menace le NSDAP : c'est lui ou rien. Le coup de force fonctionne et Hitler limoge immédiatement Dickel en obtenant les pouvoirs dictatoriaux. Dans *Mein Kampf*, plusieurs passages font référence au danger de «l'intellectuel imbu de sa propre instruction».



Universal Images Group / Getty Images

ANTON DREXLER LE FONDATEUR DÉCHU

LA RENCONTRE. Six mois après la formation du DAP, parti qu'il dirige, il a découvert lors d'un meeting un jeune Autrichien qui n'a peur de rien. Ce dernier a impressionné la salle par son habileté oratoire. Pour inciter le brillant Adolf Hitler à adhérer au DAP, Drexler lui remet un pamphlet qu'il a lui-même rédigé : *Mon éveil politique. Journal d'un travailleur socialiste allemand.*

UN SOCLE IDÉOLOGIQUE COMMUN. Drexler y décrit son parcours d'ancien serrurier des chemins de fer, inapte à servir sous les drapeaux, puis au chômage, qui s'est transformé en nationaliste, farouchement antisémite. Un parcours auquel Hitler s'identifie et qui le pousse à adhérer au DAP. Mais dans *Mein Kampf*, il décrit Drexler comme un travailleur ordinaire, sans talent rhétorique, incapable d'être «un chef de parti».

LA CHUTE. Grâce à Dietrich Eckart, que Drexler lui a présenté, Hitler prend peu à peu le parti en main et marginalise Drexler. Ce dernier tente pourtant d'élargir le mouvement en fusionnant le DAP avec le parti völkisch du nord de l'Allemagne. Hitler refuse, sans avouer que cette fusion menacerait sa suprématie. Toujours dans l'idée de renforcer l'assise du parti, et sans en avertir Hitler, Drexler invite le leader de la Werkgemeinschaft, Otto Dickel, à Munich, lors d'un meeting. Hitler est furieux. Une fois devenu président du parti en 1921, il écarte à jamais Anton Drexler qui l'a pourtant fait naître en politique.

CHEFS

opposants à sa stratégie comme à ses idées.



la Collection

JULIUS STREICHER L'ÉDITEUR ANTISÉMITTE

LE PUTSCH. Lors du coup de force, à Munich, en 1923, Julius Streicher est aux avant-postes. En moins d'un an, celui qui aurait pu s'affirmer comme un sérieux concurrent d'Hitler a décidé de prêter allégeance au NSDAP et à son Führer. Pendant l'assaut, l'ancien combattant médaillé protège Hitler. En gage de confiance, ce dernier lui confiera les rênes du parti pendant sa détention jusqu'à fin 1924.

LA RIVALITÉ. Ancien instituteur, Streicher est obsédé par les Juifs. Lorsqu'il rencontre Hitler en 1921, cet orateur-né est à la tête du mouvement d'extrême droite de Franconie, le DSP. En ralliant le NSDAP, affaibli, Streicher permet à ce parti de doubler le nombre de ses militants. Mais Goebbels s'inquiète de l'influence de cet agitateur ombrageux qui a fondé son propre journal, *Der Stürmer* (L'Assaillant), truffé de caricatures antisémites proches de la pornographie...

L'EXCLUSION. En 1933, Streicher perd de son influence. Lui qui a justifié l'extermination des Juifs n'est pas associé aux lois raciales de Nuremberg de 1935, ni au pogrom de la Nuit de cristal, le 9 novembre 1938. Il est jugé pour abus de pouvoir, détournement d'argent, spoliation de l'Etat. Le tribunal suprême nazi, en février 1940, l'assigne à résidence, lui retire son titre de *Gauleiter* et lui interdit de combattre au front. Cela ne l'empêche pas d'être jugé en 1946 devant le tribunal de Nuremberg. Accusé de crimes contre l'humanité, il sera pendu.



akg-images / TT News Agency - Imagno / Roger-Viollet

LES FRÈRES STRASSER LES «ROUGES» DU PARTI

LES OPPOSANTS. En 1927, Otto Strasser (photo du bas) fait bien rire les orateurs de son meeting à Nuremberg en avouant ne jamais avoir lu *Mein Kampf*. Pas plus que son frère Gregor ! Tous deux sont de fervents membres du parti national-socialiste mais conservent une distance critique vis-à-vis d'Hitler. Otto Strasser, le cadet, dirige une maison d'édition berlinoise qui défend une vision beaucoup plus anticapitaliste que celle du NSDAP.

BÂTISSEUR DE L'OMBRE. Devenu l'un des leaders du parti, Gregor est chargé par Hitler d'étendre le NSDAP dans le nord de l'Allemagne (un travail mené si vite que le Führer critique ces nouvelles instances nazies reposant trop sur la classe ouvrière). Fin organisateur, il est élu député. Mais l'échec aux élections de 1932 le pousse à soutenir l'idée d'un gouvernement de coalition pour sauver le parti. Hitler prend peur et l'accuse de trahison. Désavoué par tous, il abandonne la vie politique.

LE BANNISSEMENT. Otto Strasser a, lui aussi, pris ses distances avec Hitler et fondé en 1930 le Front noir, une ligue national-socialiste révolutionnaire. En 1933, il est pourchassé par la Gestapo, traqué en Europe jusqu'à sa fuite au Canada. Son frère Gregor n'a pas été exclu du parti mais il se sent en danger. Pour se protéger, il demande à être décoré de l'insigne honorifique du NSDAP. Une dernière volonté accordée début 1934... Juste avant d'être assassiné lors de la Nuit des longs couteaux.





À SA SORTIE DE PRISON,
EN 1924, HITLER RETROUVE
UN PARTI DIVISÉ

Lors du congrès du NSDAP à Munich, en 1925, Hitler doit rassembler son parti déchiré entre diverses tendances. On reconnaît plusieurs de ses membres. De gauche à droite, Gregor Strasser, Heinrich Himmler et Julius Streicher.

DIETRICH ECKART

LE MENTOR DU FÜHRER

Ce n'est que la seconde fois qu'Hitler assiste à un meeting du Deutsche Arbeiterpartei (Parti ouvrier allemand), et déjà, il trépigne... A l'automne 1919, le caporal de 31 ans se tient dans l'arrière-salle de la brasserie Sternecker, à Munich. Il s'agace des propos du cofondateur du mouvement, Karl Harrer, trop mou, trop terne... Mais n'ose pas intervenir. Soudain, une voix tonitruante interrompt l'orateur : «Tout le monde se fout de ce que vous racontez !» Hitler, médusé, se retourne et aperçoit un colosse au regard bleu intense, au crâne chauve, souligné par une épaisse moustache en brosse : Dietrich Eckart. Cette rencontre changera sa vie. A la fin du discours, Anton Drexler, l'autre leader du mouvement, le présente à Eckart, alors célèbre dramaturge. Entre les deux hommes, que plus de vingt ans séparent, le courant passe aussitôt, même si le cadet avoue n'avoir vu aucune pièce du maître, qui ne se vexe pas. Au contraire, Eckart l'invite la semaine suivante dans sa villa munichoise. Encore balbutiant en politique, Hitler est flatté d'avoir suscité l'intérêt de cet individu hors normes.

A 31 ans, écrivain raté, il sombre dans la morphine et l'alcool

Le parcours d'Eckart est pour le moins chaotique. Orphelin de mère dès 10 ans, il déçoit son père, notaire à Neumarkt, en renonçant à la médecine pour devenir poète et dramaturge. A 27 ans, il perd cette figure paternelle et dilapide la fortune familiale. En 1899, il s'installe à Berlin, espérant y trouver la gloire. Mais ses pièces de théâtre ne rencontrent aucun écho, et il sombre dans la morphine et l'alcool, se retrouvant parfois à coucher dans les parcs de Berlin. La déchéance est sans fin : Eckart, victime de crises de démence, est in-

En 1919, Adolf Hitler rencontre ce poète et dramaturge à la réputation sulfureuse. C'est à ses côtés qu'il forgera son idéologie antisémite et ultranationaliste.

terné plusieurs fois dans un asile d'aliénés. Son salut ? Il vient de la lecture, en 1911, de la pièce de théâtre *Peer Gynt*, du Norvégien Henrik Ibsen. L'écrivain de 44 ans se reconnaît en ce Faust nordique, lui aussi en proie à ses démons intérieurs. Dès lors, il s'attelle à l'adaptation de l'œuvre, qu'il traduit et réécrit à sa façon. L'année suivante, en 1912, c'est un triomphe. Sa pièce sera jouée plus de 600 fois à Berlin : pour Eckart, le vent est en train de tourner.

Porté par le succès, il se rêve dorénavant en grand dramaturge nationaliste : c'est par ses écrits qu'il veut défendre ses idées extrémistes et antisémites. Il rédige ainsi en 1916, pendant la guerre, son second grand succès, *Lorenzaccio*, portrait d'un prince en quête d'un leader, qu'il nomme le «Führer», chargé de ramener l'ordre et la fierté dans son fief. C'est à cette période qu'Eckart devient une figure incontournable des cafés munichois, attirant le gratin nationaliste par son



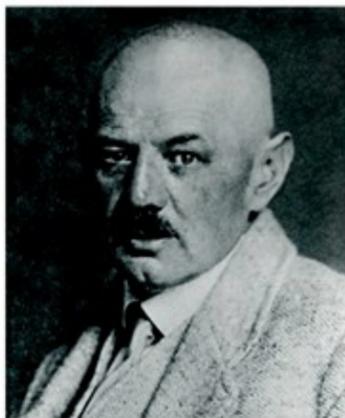
Hitler et Göring, en 1933, se recueillent devant la maison où mourut Eckart, en Bavière.

érudition et son humour pince-sans-rire. On vient le voir comme on vient au spectacle. En 1918, il cofinance l'achat du périodique antisémite *Auf gut Deutsch (En bon allemand)* dans lequel il critique avec rage la mainmise des Juifs sur l'économie, la République de Weimar et le traité de Versailles, tout en y injectant son goût pour l'occulte et le paganisme. On y retrouve des plumes comme Alfred Rosenberg, qui appelle à la fondation d'un nouveau christianisme, Ellegaard Ellerbek, le poète du culte solaire, ou encore Ernst Wachler, qui tente de remettre au goût du jour le théâtre germanique en plein air. Nouveau succès : le brûlot se vend à 30 000 exemplaires dans une Allemagne gagnée par les idées völkisch et les mêmes obsessions que celles d'Eckart. Mais il manque encore au pays l'homme qui pourrait porter ces idées au plus haut. Lorsque Eckart rencontre Hitler en 1919, c'est une évidence : il a découvert son «Führer», le leader charismatique dont il dessinait le portrait dans *Lorenzaccio*.

Pour Hitler aussi, la rencontre est une révélation. Selon Timothy W. Ryback, auteur de *Dans la bibliothèque privée d'Hitler* (2010, éd. Livre de Poche), le jeune Autrichien est envoûté par ce nationalisme poussé à l'extrême, très éloigné des idées de ses parents qui étaient plutôt tolérants. En quelques mois, il devient le protégé du dramaturge auprès duquel il gagne en confiance et acquiert la crédibilité qui lui manquait. Surtout, il structure sa pensée, notamment sur l'antisémitisme, qui jusque-là n'était pas, pour lui, une question centrale. Car Eckart est convaincu du «péril» : la destruction des Juifs est la seule condition pour mettre fin aux épreuves subies depuis des millénaires par le Volk (peuple).

A ses côtés, Hitler se sent pousser des ailes... et ose tout. Dès janvier 1920, six mois après son adhésion au

Deutsche Arbeiterpartei, il écarte ainsi le pâle cofondateur du parti, Karl Harrer, puis rebaptise le mouvement Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei (Parti national-socialiste des travailleurs allemands, désigné sous le sigle NSDAP). Désormais,



DANS LES CAFÉS MUNICHOIS, IL FASCINE LES PLUS EXTRÊMISTES

Eckart en est convaincu, Hitler est «l'homme qui prendra la tête du mouvement». Il entame alors avec son protégé une tournée pour le présenter à ses relations. En bon dramaturge, Eckart va mettre en scène le futur Führer à qui il apprend à subjuguer les foules avec son regard et sa gestuelle. Il devient un maître, une figure paternelle, qui lui fait prendre des cours de diction, lui apprend à rédiger ses discours. «Adolf Hitler est l'avenir de l'Allemagne», répète le poète à ses proches. Pour étendre le rayonnement du NSDAP, il va jusqu'à hypothéquer sa maison afin de racheter le *Völkischer Beobachter* (*L'Observateur populaire*), qui devient l'organe de presse du parti. Le duo fonctionne à merveille. Hitler répète souvent qu'Eckart est «l'étoile polaire du nazisme» et lui commande les paroles de *Deutschland erwache* (*Allemagne, réveille-toi !*), l'hymne du parti. L'année suivante, le NSDAP est

pourtant secoué par des dissensions après la conférence d'Augsbourg où Hitler voit son autorité ébranlée. Son audace et ses colères l'ont jusqu'ici préservé, mais, en 1921, certains soulignent les limites de sa formation politique. Fou de rage, celui-ci quitte le parti. Les nazis se tournent alors vers Eckart pour négocier une sortie de crise avec son protégé. Les conditions d'Hitler sont drastiques et mûrement réfléchies avec son mentor. L'Autrichien exige son élection à la présidence du parti avec des pouvoirs dictatoriaux. Eckart le soutient dans le *Völkischer Beobachter* : «Nul ne peut être plus prêt à se sacrifier pour servir notre cause.» Opération réussie : le 22 octobre, le parti est désormais aux mains d'Hitler.

Incontrôlable, toujours en proie à ses addictions, Eckart est peu à peu écarté de l'action directe du parti. Mais il répète à qui veut l'entendre qu'il n'a pas perdu son influence : «Sui-vez Hitler. Il dansera, mais c'est moi qui ai écrit la musique.» Très affaibli, il prend pourtant part au désastreux putsch de Munich, le 9 novembre 1923. Emprisonné à la forteresse de Landsberg avec Hitler et d'autres officiels du NSDAP, il est relâché pour raisons de santé et décède d'une attaque cardiaque due à la morphine le 26 décembre 1923. Loin de l'oublier, dans son second manuscrit de *Mein Kampf* (1925), Adolf Hitler achève son livre par cette dédicace : «L'homme qui a consacré sa vie au réveil de son, de notre peuple, par la poésie et par la pensée, et finalement par l'action : Dietrich Eckart.» En 1934, devenu chancelier, le Führer se déplacera à Neumarkt pour inaugurer personnellement un monument à sa mémoire. Même un mégalomane de la trempe d'Hitler devait bien admettre ce qu'il devait à son maître à penser. ■

MAUD GUILLAUMIN, AVEC MARIE SAUMET

ALFRED ROSENBERG

UN THÉORICIEN POUR LE REICH

Il s'imaginait penseur d'une Allemagne conquérante, libérée du poids des religions et débarrassée de ses « races impures ». Mais dès l'arrivée des nazis au pouvoir, ce fidèle d'Hitler fut mis sur la touche.

Le national-socialisme ? « L'idée la plus noble au service de laquelle un Allemand puisse consacrer ses forces », écrit Alfred Rosenberg depuis sa cellule de la prison de Nuremberg, en novembre 1945. L'ancien dignitaire du III^e Reich qui attend d'être jugé assumera son rôle d'idéologue du régime nazi jusqu'à son dernier souffle... Son engagement politique débute en 1919. Agé de 25 ans, Alfred Rosenberg, Allemand né à Reval, alors situé dans l'Empire russe, trouve refuge à Munich après avoir fui la révolution bolchevique. Au terme de son voyage, le jeune homme ne rencontre que la misère mais trouve un soutien au sein des groupuscules extrémistes qui prolifèrent dans la ville. Suite logique : il adhère au DAP (Parti allemand des travailleurs) – qui deviendra, en 1920, le parti nazi – et se lie avec l'une de ses figures, Dietrich Eckart, qui lui présente un certain Adolf Hitler, dont il devient l'un des plus précieux soutiens lors de son ascension, ainsi qu'une des têtes pensantes de l'organisation extrémiste. Diplômé en architecture, le jeune homme apparaît comme un intellectuel parmi les militants. Il collabore à plusieurs revues, dont le journal antisémite de Dietrich Eckart, *Auf gut Deutsch (En bon Allemand)*, et rédige plusieurs essais sur

les sujets qui l'obsèdent, en particulier la question raciale. En trois ans seulement, de 1920 à 1923, il publie pas moins de sept ouvrages, parmi lesquels un commentaire du *Protocole des Sages de Sion*, qui contribue très largement à la diffusion de ce faux document antisémite.

Dès les années 1920, Albert Rosenberg s'impose comme une figure incontournable au sein de la sphère nationaliste *völkisch*, particulièrement bien implantée à Munich. Né à la fin du XIX^e siècle, ce courant réactionnaire érige en valeur suprême le peuple, conçu comme une communauté basée sur le sang, dans une vision du monde qui mêle germanisme, théories païennes, antisémitisme et racisme. Des idées qui, en Bavière, sont notamment propagées par l'Ordre de Thulé, une association secrète tournée vers le culte de la race aryenne et que Rosenberg fréquente assidûment. Grand lecteur, il puise aussi dans les références intellectuelles historiques du mouvement. A commencer par Houston Stewart Chamberlain, essayiste britannico-allemand et théoricien de la supériorité de la race indo-européenne. Ou encore l'Allemand Paul de Lagarde, professeur à l'université de Göttingen et chantre de l'antisémitisme. Le théoricien du nazisme lui emprunte alors sa vision d'une ●●●

Considéré comme un « classique » de la pensée nazie, *Le Mythe du XX^e siècle*, d'Alfred Rosenberg, s'écoule à un million d'exemplaires de 1930 à 1942.

●●● germanité mystique, ainsi que le concept d'«espace vital» (*Lebensraum*) selon lequel, pour assurer sa survie, l'Allemagne doit étendre ses frontières, notamment à l'est. A ce corpus idéologique, Rosenberg ajoute de nouveaux arguments antisémites nés de son obsession antibolchevique : selon lui, communisme et capitalisme constituent deux facettes d'un même complot mondial visant à supprimer la race aryenne. Signe que Rosenberg et Hitler partagent alors la même vision du monde : on retrouve de nombreux concepts et formulations du théoricien dans les pages de *Mein Kampf* qu'Hitler rédige en prison après le putsch raté de Munich en 1923. C'est d'ailleurs à ce compagnon digne de confiance, qui nourrit ses réflexions, qu'Hitler confie la direction du parti la même année.

Mais l'arrangement ne se passe pas comme prévu : les militants du NSDAP refusent d'obéir à cet intellectuel rigide, qui n'a pas l'étoffe d'un leader. C'est donc en simple théoricien de l'ombre que Rosenberg continuera à influencer sur la destinée du mouvement. Par la suite, en 1925, Hitler lui confie la direction de son journal, le *Völkischer Beobachter* (*L'Observateur populaire*). Alfred Rosenberg y développe ses idées et poursuit ses travaux en rédigeant un essai, *La Voie d'avenir d'une politique étrangère allemande*, publié en 1927. Et, tout à fait naturellement, lorsqu'en septembre 1930 le NSDAP connaît ses premiers succès électoraux, Alfred Rosenberg accompagne Hitler dans son ascension : il est nommé président de la commission des Affaires étrangères du Reichstag en 1930. Cette année est aussi celle de la consécration intellectuelle pour l'auteur : huit ans après la parution de *Mein Kampf*, Al-

TRAITÉ AVEC DÉRISION, LE THÉORICIEN DU NAZISME PERD PEU À PEU DE SON CRÉDIT

fred Rosenberg publie ce qui restera comme son plus grand succès, *Le Mythe du XX^e siècle*. Fruit de quinze ans de travail, le pavé de 600 pages se présente comme la théorisation du projet raciste et expansionniste allemand. En 1933, alors que le parti accède au pouvoir, 100 000 exemplaires sont déjà vendus, consolidant la légitimité de l'intellectuel. L'adhésion à ses thèses, toutefois, est loin d'être inconditionnelle. Hitler a beau féliciter Alfred Rosenberg pour son

livre «intelligent», il avoue aussi à son entourage n'en avoir lu que des passages, le jugeant «trop difficile à comprendre». Quant à Joseph Goebbels, grand rival du théoricien au sein du parti, il qualifie l'ouvrage «de rot idéologique».

Le Mythe du XX^e siècle n'en devient pas moins la référence de l'idéologie officielle, en deuxième place après *Mein Kampf* : chaque bibliothèque allemande le propose dans ses rayons, et il est inscrit dans les programmes scolaires. Dans les universités, les étudiants en droit sont tenus d'en maîtriser le contenu. A grand renfort d'envolées mystiques, l'auteur y prône un «christianisme positif», ancré dans les forces «du sang, de la race et du sol». Libéré de l'influence catholique intrinsèquement opposée au «libre esprit nordique», son christianisme expurgé s'écarte aussi du protestantisme, encombré du fardeau «hébraïque» de l'Ancien Testament. Dans ce récit messianique, la race aryenne, supérieure aux autres, joue un rôle fondamental : facteur de civilisation mais menacée par le métissage, elle doit retourner à sa pureté originelle, seul moyen de redonner à l'Allemagne sa force perdue.

Compagnon de la première heure, il est écarté au profit de ses rivaux

L'histoire, réécrite par Rosenberg, légitime la domination allemande sur l'Europe, voire sur le monde, et, par là même, les projets de conquête nazis. L'idéologue le martèle : les Allemands vivent un moment historique crucial. «Nous avons le devoir d'élaborer un nouveau type d'homme à partir d'un nouveau mythe de la vie. Mais comment inventer ce «nouveau type d'homme»? Pas de réponse dans le livre. C'est toute la limite de la pensée délirante d'Alfred Rosenberg, qui ne dépassera jamais le statut de théoricien fumeux.

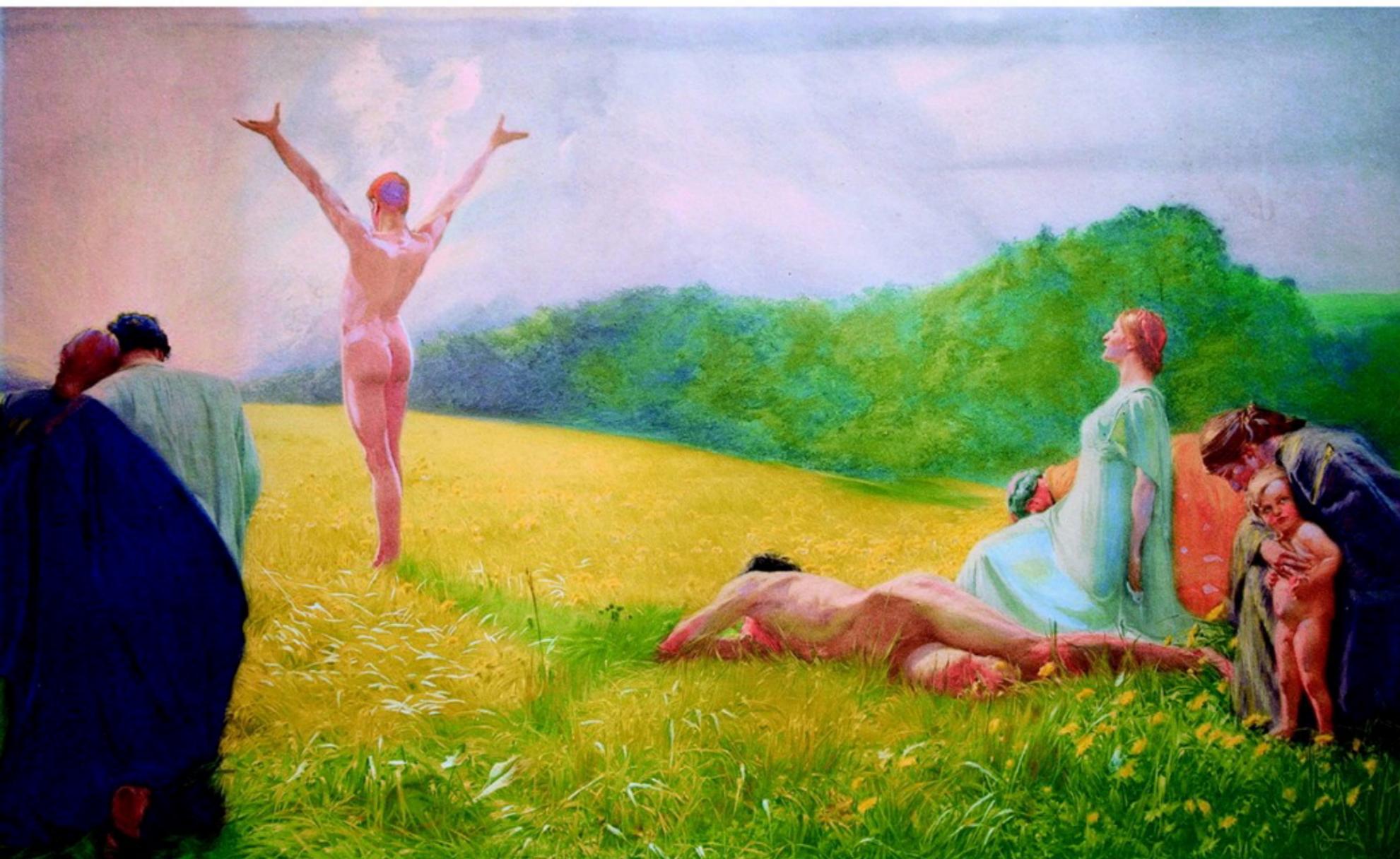


ALFRED ROSENBERG
(1893-1946)

Fonction : ministre du Reich aux territoires occupés de l'Est, à partir de 1941.

Avec le Führer : membre actif de l'Ordre de Thulé et du NSDAP, compagnon de route d'Hitler dès 1920, il joue un rôle primordial dans la définition du corpus idéologique du parti.

La fin : reconnu comme acteur du génocide, il est condamné à mort en 1946 par le tribunal de Nuremberg.



Dès lors qu'Hitler accède au pouvoir, le pamphlétaire ira de déception en déception. Rosenberg, isolé au sein du parti, s'avère incapable de faire valoir ses positions. En 1933, lui qui aspirait à devenir ministre des Affaires étrangères pour concrétiser la conquête d'un espace vital à l'Est, se voit préférer le baron von Neurath, issu de la droite conservatrice, choisi pour ne pas alarmer les chancelleries européennes. Pour sa part, il doit se contenter d'une coquille vide, le «bureau de politique étrangère du NSDAP». Mis à l'index par le Vatican pour son rejet du christianisme, Rosenberg voit ses théories désavouées au moment où Hitler, soucieux de ne pas heurter

Rosenberg appelle à se débarrasser de la honte du péché inculqué par le christianisme, à retrouver le «libre esprit nordique» (*L'Heure sacrée*, de L. Fahrenkrog, 1919).

son électorat chrétien, signe un concordat avec l'Eglise le 20 juillet 1933. A la déception intellectuelle s'ajoute l'amertume du compagnon de la première heure, écarté au profit de ses rivaux. Comme en 1933, lorsque Goebbels obtient le ministère de l'Éducation et de la Propagande, pourtant imaginé par Rosenberg. Sur le plan de la diplomatie aussi, les déceptions continuent avec, en 1941, la signature du pacte germano-soviétique, une

hérésie aux yeux de cet antibolchevique forcené. Il se consolera, durant la guerre, en dirigeant l'opération de pillage des biens culturels dans les pays conquis. Enfin, le 17 juillet 1941, Alfred Rosenberg croit venue l'heure de la reconnaissance et de l'avènement de ses théories lorsque Hitler le nomme ministre des Territoires occupés de l'Est. Mais une nouvelle déception l'attend : Heinrich Himmler et Hermann Göring, qui exercent déjà des compétences dans cette zone, ne lui laissent aucune place... Suprême humiliation : les mêmes, au procès de Nuremberg, déclareront ne jamais avoir lu *Le mythe du XX^e siècle*... ■

ANNE DAUBRÉE

ERNST RÖHM

UN CHEF

GÊNANT

BIEN TROP

Fidèle de la première heure du parti national-socialiste, dès le début des années 1920, ce héros de la Grande Guerre fut la première victime des rivalités au sein du cercle rapproché d'Hitler. Ce dernier n'aura d'autre choix que de le faire assassiner, en 1934, lors de la terrible Nuit des longs couteaux où les dirigeants des Sections d'assaut furent massacrés par les SS.





Sddeutsche Zeitung/Rue des Archives

En septembre 1933, Ernst Röhm fit une démonstration de force face à Hitler. A Nuremberg, lors du Reichsparteitag, le congrès annuel du parti, il rassembla devant lui ses SA.

EN 1934, LE CHEF DES SECTIONS D'ASSAUT DIRIGE **UNE ARMÉE** APTE À RENVERSER HITLER

Au printemps 1934, Joseph Goebbels, Heinrich Himmler et Hermann Göring, les plus hauts dignitaires du parti nazi – et les hommes les plus proches d'Hitler –, se posent une question : «Comment se débarrasser de cet encombrant Ernst Röhm ?» Ce militaire est en effet un compagnon de la première heure. Un fidèle parmi les fidèles. Il est l'un des très rares à tutoyer le Führer. Surtout, cet homme d'action est à la tête de ses Sections d'assaut (Sturmabteilung), organisation paramilitaire qui permit à Hitler de devenir chancelier du III^e Reich à coups de matraque et de bagarres de rue contre ses opposants politiques. Pourtant, aux yeux de ce dernier, l'image de son vieux camarade s'est assombrie. L'histoire d'Ernst Röhm est celle, étonnante, d'un chef nazi qui, en quelques mois, passe du statut de leader de premier ordre à celui d'ennemi à abattre.

Physiquement, Röhm ressemblait à une brute épaisse : petit et bedonnant, il affichait un visage sévère portant les marques de la Grande Guerre à laquelle il participa en tant que simple soldat d'infanterie. Et pourtant, sa jeunesse ne fut qu'insouciance. Né en 1887 à Munich, ce fils de la classe modeste bavaroise suivit de brillantes études de latin et de grec classique dans l'un des plus prestigieux lycées munichois. Le jeune Röhm était aussi membre des Wandervogel («les oiseaux de passage»), un mouvement néoromantique rassemblant des garçons épris de musique et de randonnées. Au sein de cette confrérie, il découvrit son homosexualité. Comme la plupart de ses camarades, il incarnait, en ce début de XX^e siècle, les idées et préjugés de son milieu social. Traditionaliste, nationaliste, il était aussi monarchiste convaincu, attaché à la maison royale de Bavière. Et féroce antisémite. Puis vint le temps des désillusions. Sorti de l'académie militaire de Munich avec le rang peu glorieux de 98^e sur 124, il fut affecté comme lieutenant au 10^e régiment d'infanterie royal bavarois. Direction : le front français, dès 1914, où sa bravoure frisa l'inconscience. A trois reprises, il fut blessé. A la fin du conflit, décoré de la Croix de fer et promu capitaine, il repartit en Alle-

magne avec un sentiment de frustration. Malgré la défaite, comme beaucoup d'Allemands, il fut convaincu que la guerre n'était pas perdue et que son pays avait été frappé d'un «coup de poignard dans le dos par la fripouille commerçante et juive», comme il l'affirme dans un discours à l'époque. Bien qu'intégré à l'état-major de la Reichswehr, l'armée officielle, Röhm rejoignit un *Freikorps*, une unité militaire dirigée par un officier ultranationaliste, Franz Ritter von Epp, pour écraser un soulèvement communiste en Bavière durant l'hiver 1919. En manque d'action, le soldat fut comblé.

Mais c'est une rencontre, le 17 mars 1920, qui allait décider du reste de sa vie. Ce jour-là, à Munich, Röhm assistait au discours d'un dénommé Adolf Hitler. Un torrent d'imprécations antisémites, anticapitalistes et antimarxistes se terminant par un

vibrant appel à la révolution. Comme tant d'autres dans l'assemblée, le capitaine fut subjugué. «Herr Hitler est un tribun-né qui, par son fanatisme et son style populiste, captive l'attention et oblige à penser comme lui», décrit, à l'époque, un rapport de police. Röhm n'échappa pas à cette règle et se présenta à celui qui allait devenir son Führer.

En juillet 1921, quand Hitler prit la tête du NSDAP, le Parti national-socialiste des travailleurs allemands, le militaire était déjà à ses côtés. Il fit jouer ses relations dans la Reichswehr pour lui fournir armes,

argent et hommes. Ensemble, le 8 août 1921, ils créèrent les Sturmabteilung, les Sections d'assaut (SA), un «service d'ordre» qui devint le bras armé du parti, semant la terreur dans les rues. Les SA, appelées aussi les «chemises brunes» en référence à la couleur de leurs uniformes, étaient composées essentiellement d'anciens combattants, de chômeurs, mais aussi de délinquants. En deux années, ils furent près de 10 000 à rejoindre Röhm et Hitler. Le 9 novembre 1923, en tablant sur cette force, les deux hommes tentèrent de s'emparer du pouvoir en Bavière lors du putsch de la Brasserie. Mais, contrairement à ce que pensait Röhm, ni la police ni l'armée ne les suivirent. L'échec se solda par une vingtaine de morts – dont quatre policiers –, treize mois de prison ferme pour Hitler et la dissolution des SA. Ernst Röhm, lui, fut libéré en avril 1924, ●●●



Interfoto / LA COLLECTION

«Allemands ! Défendez-vous ! N'achetez pas aux Juifs !» lit-on sur cette pancarte, en 1933. Les membres des SA bloquaient alors les entrées des magasins juifs pour inciter la population à les boycotter. Le début d'une longue persécution...

EN **DÉSACCORD TOTAL** AVEC LE FÜHRER, ERNST RÖHM LE TRAITE DE «CAPORAL INCULTE»

●●● mais les mauvais résultats du parti lors de nouvelles élections en novembre le firent sombrer dans la dépression. Sous ses allures de soudard, Röhm était psychologiquement fragile.

Sorti de prison, Hitler l'écarta de son cercle, lui préférant de jeunes loups comme Goebbels ou Himmler. La première fêlure dans leur relation. En 1928, dépit de ne plus être dans les confidences du Führer, Röhm s'exila en Bolivie, comme instructeur militaire, ce pays se préparant à la guerre contre le Paraguay. Puis, coup de théâtre, il revint sur le devant de la scène allemande deux ans plus tard. Ragaillardé par ses derniers succès électoraux – le NSDAP devint le second parti du pays derrière les socialistes –, Hitler le rappela auprès de lui pour restaurer les SA ! Un camouflet pour Göring, persuadé que cette mission lui revenait de plein droit.

Röhm, ravi de ce retour inattendu, s'attela à la tâche avec efficacité. Plus que jamais, ses hommes en «chemise brune» couraient dans les rues pour traquer les opposants et agresser les commerçants juifs, accusés de tous les maux. Leur slogan favori ? «Quand le sang juif gicle sous le couteau, le bon temps revient.» Pour le seul mois de juin 1932, 400 «incidents» furent répertoriés en Allemagne, faisant 82 morts et 400 blessés graves. Profitant des effets de la crise économique qui secoua la République de Weimar, Ernst Röhm parvint à transformer ses SA en une armée paramilitaire, faisant passer les effectifs de 100 000 à près de trois millions d'hommes en 1934 ! Après Hitler, Röhm devenait ainsi le dignitaire nazi le plus puissant... et le plus craint. Cependant, lorsque Hitler devint chancelier du Reich, le 30 janvier 1933, celui-ci dut opérer un changement de cap qui allait ternir



ERNST RÖHM
(1887-1934)

Fonction : fondateur des sections d'assaut (1921), le bras armé du NSDAP.

Avec le Führer : complice de la première heure, Röhm, avec ses SA, permit à Hitler d'accéder à la chancellerie en 1933.

La fin : Göring, Himmler et Goebbels convinquirent Hitler que Röhm complotait contre lui. Arrêté pendant la Nuit des longs couteaux, il fut exécuté par les SS le 2 juillet 1934.

une fois de plus sa relation avec Röhm. Le Führer détenait désormais le pouvoir politique, mais ne contrôlait toujours pas l'armée, placée sous la tutelle du président, le respecté maréchal von Hindenburg. Or, ce dernier, âgé de 87 ans, était très malade, et Hitler entendait bien lui succéder. Pour cela, il lui fallait se rapprocher des milieux conservateurs, du patronat et de la noblesse prussienne, dont était issu Göring. Tout ce que Röhm, homme à l'esprit révolutionnaire, détestait. Le chancelier lui imposa de museler ses troupes, ce que refusa le maître des

SA, s'indignant de cette connivence avec les «capitalistes» et appelant à une «seconde révolution», totale, populaire et sociale. Ce fut un coup de froid au sein du parti. Dans ses mémoires (*Au cœur du Troisième Reich*), Albert Speer, l'ex-architecte du Reich, décrivait les SA comme «la puissante aile gauche du parti nazi». Hitler eut-il cette impression ? Pour l'historien Joachim Fest, auteur de la monumentale biographie *Hitler* (éd. Gallimard, 1973), Röhm n'avait pas plus de fibre sociale que Speer. Hyperactif, batailleur, le chef des SA souhaitait surtout «continuer à mener une vie d'aventure entre camarades, dans les éclairs de la guerre et la fumée de la poudre».

Loin de faire profil bas, Röhm, tel un héros de foire, exhiba ses Sections d'assaut dans les villes d'Allemagne, en particulier lors de défilés et de rassemblements, dont ceux de Nuremberg. Fort de son armée – l'équivalent de trente divisions –, il menaça ensuite d'absorber la Reichswehr. «Il est temps que le rocher gris soit englouti par le flot brun», dit-il à Hitler, lequel commençait à s'inquiéter de la montée en puissance et de l'ambition dévorante de son acolyte. Les violences dans les rues se poursuivirent plus que jamais, notamment

contre les Juifs, après l'incendie du Reichstag en février 1933. Pour contenir les velléités de son complice, le Führer le nomma ministre sans portefeuille, puis ministre d'Etat de Bavière... au grand dam de Göring. Mais rien n'y fit. Le ton monta entre les deux hommes. Hitler traita les SA de «crétins» qui sapaient son ascension tandis que Röhm, dont la prudence n'était pas la qualité première – pas plus que la clairvoyance politique –, déclara sans frémir qu'Hitler était une «poule mouillée» et un «caporal inculte»... C'est là que les hauts dignitaires nazis comme Göring, Goebbels et Himmler, tous inquiets du pouvoir de l'homme fort des SA, se ligèrent contre lui.



Le 11 août 1934, plus d'un mois après la Nuit des longs couteaux, le journal français *Le Charivari* publia cette caricature évoquant le putsch supposé de Röhm et la terrible répression qui s'ensuivit.

Goebbels et Göring soufflèrent à l'oreille d'Hitler qu'il fallait se séparer de la direction des «chemises brunes» afin d'unifier le parti. Et c'est Himmler qui donna le coup de grâce. Lui et son adjoint Heydrich montèrent de toutes pièces un faux dossier selon lequel Röhm aurait reçu des millions de marks de la France pour fomenter un putsch contre Hitler... Himmler, à la tête de la Schutzstaffel, plus connue sous le nom de SS, se délectait à l'idée de voir ses troupes d'élite prendre le dessus sur les SA de Röhm qu'il considérait comme des «ivrognes indignes du parti». Il fut vite satisfait. Dans la nuit du 29 au 30 juin 1934 (la Nuit des longs couteaux), plusieurs centaines de SA furent arrêtés et assassinés, de Berlin à Munich. Les SS débarquèrent en force dans la pension Hanselbauer, à Bad Wiessee, dans les Alpes bavaroises, où l'état-major des «chemises brunes» était réuni. Hitler se jeta, fou furieux, dans la chambre de Röhm – où il était accompagné d'un homme – et l'accusa de trahison. Arrêté

puis emprisonné, on lui laissa, le 2 juillet, dix minutes pour se suicider. Dans un geste de défi, le chef déchu se mit torse nu et demanda que le Führer le tue lui-même. Ce fut finalement un officier SS, Michel Lippert, qui l'abattit. Officiellement, Röhm fut exécuté pour homosexualité. Selon l'historien britannique Ian Kershaw, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, la purge sanglante des Longs Couteaux, qui fit entre 150 et 200 victimes, fut bien accueillie par la population allemande, qui voyait ainsi en Hitler un garant de l'ordre public. Le 2 août 1934, après le décès du président von Hindenburg, le «caporal inculte» cumulait les fonctions de président du Reich, chancelier, chef du parti nazi et commandant suprême des forces armées. Il n'y avait désormais plus, au sein du III^e Reich, d'Ernst Röhm pour s'opposer au pouvoir absolu du Führer qui allait, quelques années plus tard, plonger le pays dans un cataclysme. ■

PIERRE ANTILOGUS



EUGEN FISCHER

UN MÉDECIN AU SERVICE DE L'HORREUR

Les travaux de cet eugéniste inspirèrent, dès 1923, l'idéologie nazie et motivèrent les pires expérimentations sur les populations «inférieures».

Dans le camp d'Auschwitz, il faisait froid en ce jour de mars 1943. Josef Mengele, médecin SS connu pour ses expérimentations sur des enfants, en fit venir un auprès de lui pour injecter du bleu de méthylène dans son iris afin de rendre ses yeux «plus aryens». Après quelques jours, l'enfant mourut. Mengele pratiqua alors une ablation du globe oculaire puis l'envoya pour examen à Berlin, à l'Institut Kaiser-Wilhelm d'anthropologie, d'hérédité humaine et d'eugénisme. «Les docteurs nazis tels que Mengele appliquaient un mauvais enseignement médical qui a vite basculé dans l'innommable», explique l'historien Yves Ternon, coauteur d'*Histoire de la médecine SS* (éd. Casterman, 1969). Qui était le mentor de Mengele ? Un certain Eugen Fischer, qui apprit tout à «l'ange de la mort» lorsque celui-ci était son élève puis son

assistant. Ce scientifique a joué un rôle crucial dans la machinerie dévastatrice nazie. Pour preuve, en 1924, Adolf Hitler s'inspira de ses travaux sur les différences raciales pour écrire *Mein Kampf*, l'ouvrage de référence du parti nazi.

Né le 5 juillet 1874 à Karlsruhe, Eugen Fischer, issu d'une famille bourgeoise, se tourna rapidement vers la médecine. A 26 ans, cet étudiant de l'université de Fribourg-en-Brisgau s'intéressa à l'anatomie, mais surtout à l'anthropologie. Cette science, qui étudie l'être humain sous ses aspects physiques et culturels, l'amena à se pencher sur la question de la mixité raciale dans les colonies de la République de Weimar au Sud-Ouest africain (l'actuelle Namibie). Un tournant dans sa vie. Bénéficiant du soutien financier de l'Académie des sciences de Prusse, il séjourna, en 1908, à Rehoboth, où les troupes coloniales allemandes exterminaient depuis quatre ans les peuples autochtones tels que les

Hereros. Le premier génocide du XX^e siècle. Dans cette contrée lointaine, Fischer effectua ses études anthropologiques (mesures du crâne et des cloisons nasales, prélèvements dentaires)... sur des pendus. Pour lui, les massacres perpétrés par ses compatriotes se justifiaient, tant cette «race noire» était «différente et inférieure» à la sienne, écrivait-il plus tard. Une analyse raciste qui concordait avec une vision du monde (*Weltanschauung*) dominante, à l'époque, en Europe : celle du darwinisme social. Une doctrine issue de la révolution scientifique de la fin du XIX^e siècle qui préconisait, entre autres, d'éliminer les plus faibles pour empêcher le déclin de l'espèce humaine. A Rehoboth, le médecin procéda ainsi à des actes de stérilisation sur des Africaines.

A son retour à Fribourg, le scientifique créa une «société d'hygiène raciale» et publia, en 1913, le résultat de ses études dans un livre, *Les Bâtards de Rehoboth*. «Il y ●●●





akg-images / TT News Agency / SVT

●●● condamne tout métissage du peuple allemand avec une race inférieure, dans la mesure où, selon lui, cela provoquerait la disparition de la race occidentale», résume Liliane Crips, maître de conférences en civilisation allemande à l'université Paris-Diderot.

Le travail de Fischer fut salué par la société scientifique allemande. A la fin de la Première Guerre mondiale, dans un pays vaincu, dépouillé de ses colonies et habité par un sentiment de revanche après l'humiliant traité de Versailles, apparut une volonté forte de «régénérer» la race germanique. Une aubaine pour Fischer, qui publia, en 1923, *Hérédité humaine, sélection humaine et*

En 1929, cette étudiante de l'Institut Kaiser-Wilhelm, un établissement dédié à l'anthropologie, l'hérédité humaine et l'eugénisme, prend des notes sur les différences morphologiques de crânes humains afin d'établir un classement des races.

hygiène raciale. Dans cet ouvrage – où il présente notamment Platon comme penseur de la distinction des races –, il alerta sur le danger d'une reproduction d'êtres «indésirables» tels que les Noirs, et demanda à favoriser la fécondité des races dites «supérieures». En un mot : l'application de l'eugénisme, une théorie scientifique, fondée à la fin du XIX^e siècle par le Britannique Francis Galton, visant à améliorer le patrimoine génétique de l'espèce humaine. En 1924, Hitler, emprisonné suite à son putsch raté de Munich, reçut un exemplaire de l'ouvrage de Fischer. Le futur Führer, alors qu'il écrivait *Mein Kampf*, s'enthousiasma à sa lecture.

Dans la République de Weimar en plein chaos politique et économique, Fischer fonda en 1927, à Berlin, l'Institut Kaiser-Wilhelm. Un établissement dédié à l'anthropologie, l'hérédité et l'eugénisme. Les sciences raciales étant étudiées dans une vingtaine d'universités allemandes, il mit en place, au sein de l'institut, une banque de données sur les différentes morphologies humaines. Un fichage qui s'avéra utile pour le Reich... La majorité du corps médical allemand, favorable à «l'hygiène raciale», fut séduit par le nazisme. En 1930, avec la création de la Ligue des médecins allemands nationaux-socialistes, l'eugénisme était en passe d'être élevé au rang

L'EUGÉNISME DEVINT UNE MATIÈRE OBLIGATOIRE DANS LES UNIVERSITÉS

d'idéologie d'Etat. Quand Hitler devint chancelier, en 1933, le destin de Fischer bascula. Nommé recteur de l'Académie de médecine de Berlin, le médecin souligna, lors de son discours d'intronisation, que le courant eugéniste avait contribué à la victoire du parti. «Le seul qui, dès le début, a intégré dans son programme des mesures en faveur de la pureté raciale», insista-t-il.

Déficients mentaux et bipolaires étaient stérilisés

Dès février, l'hygiène raciale, l'eugénisme, les sciences de l'hérédité et l'anthropologie devinrent des matières obligatoires dans les facultés de médecine du Troisième Reich. Dans les amphithéâtres, les discours des professeurs étaient aussi simplistes qu'efficaces. L'humanité était divisée en deux catégories : d'un côté les «Aryens», purs et supérieurs à tous, et de l'autre les «sous-hommes», fruits de la dégénérescence de la race germanique. Pour se purifier, le peuple (*Volk*) devait faire corps au sein d'une communauté organique (*Gemeinschaft*) pour être débarrassé de ses membres infectés. Hitler, dans ses discours, appréhenda le «danger juif» de façon tout aussi médicale en parlant de «virus», de «microbe». Improvisé docteur au chevet de son pays, il vociféra qu'il était nécessaire pour le corps allemand d'éradiquer ce «bacille».

De son côté, Fischer affirmait à ses étudiants et assistants – parmi lesquels Mengele – qu'il fallait «sauver la race qui a engendré la germanité et l'épurer de ce qui menace de faire dévier son évolution spirituelle vers d'autres horizons».

Mais il manquait un cadre juridique à ces paroles pseudoscientifiques. Ce fut rapidement fait. Un ensemble de lois et de décrets fut voté le 14 juillet 1933 «pour la prévention d'une descendance héréditairement malade». Dans ce vaste programme, la stérilisation fut imposée pour les malades atteints de neuf maladies considérées comme des tares : handicap mental, trouble bipolaire, maladie neurologique, épilepsie, cécité, surdité, alcoolisme sévère... Une liste établie, entre autres, par Eugen Fischer, membre éminent du Tribunal de santé... On estime aujourd'hui que 400 000 individus «indésirables» furent stérilisés de force entre 1934, date de l'application de la loi, et 1939. Les homosexuels, eux, considérés comme



EUGEN FISCHER
(1874-1967)

Fonction : médecin, fondateur de l'Institut Kaiser-Wilhelm (1927) et recteur de l'Académie de médecine de Berlin (1933).

Avec le Führer : Hitler s'inspira de ses travaux pour rédiger *Mein Kampf*. Il lui confia plusieurs campagnes de stérilisation des races dites «indésirables».

La fin : absent au procès de Nuremberg, il écopa d'une simple amende, en 1947.

ullstein bild / Getty Images

des «orties poussant dans un jardin» avaient le «choix» entre castration volontaire ou envoi dans des camps de concentration.

Un cap fut franchi en 1935 avec la promulgation des lois de Nuremberg rendant illégal, sur le territoire, le métissage. Les «bâtards de Rhénanie» en firent les frais. En 1937, près de 400 de ces enfants métis, nés de mères allemandes

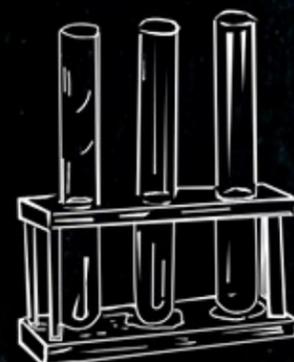
et de tirailleurs sénégalais occupant la Rhénanie depuis la fin de la Première Guerre mondiale, furent arrêtés et contraints à la stérilisation, sous la supervision de Fischer. Hitler lui avait expressément demandé que ce programme s'applique à cette «honte noire». Dans *Mein Kampf*, il avait écrit que «ce sang nègre sur le Rhin» avait été apporté par les Juifs avec pour objectif ultime «l'abâtardissement de la race blanche qu'ils honnissent, afin d'abaisser son niveau culturel et politique pour qu'ils puissent la dominer».

A partir de 1939, Hitler voulut aller encore plus loin, pour «bâtir un pays de seigneurs et de conquérants». La fécondité fut encouragée avec un durcissement de la législation contre l'avortement des «êtres supérieurs», et la création de *Lebensborn* («source de vie»), des maternités où devaient naître des enfants «racialement parfaits» : grands, blonds, avec les yeux bleus. Parallèlement, l'euthanasie des «indésirables» s'intensifia, avec le programme Aktion T4. De ●●●





**DANS CE *LEBENS*BORN,
ON TENTAIT DE «FABRIQUER»
DES ENFANTS PARFAITS**



Ces garçonnets placés devant des projecteurs censés leur éclaircir la peau et les cheveux font partie du programme *Lebensborn* («source de vie»). A partir de 1935, ces crèches nazies ont vu le jour afin de créer une race «supérieure» définie par le régime hitlérien.



POUR HIÉRARCHISER LES RACES, TOUTES LES MORPHOLOGIES ÉTAIENT ÉTUDIÉES

Un médecin de l'université de Kiel calcule précisément la largeur nasale d'un habitant d'un village du nord de l'Allemagne, en 1932. Une mesure nécessaire au classement racial.

●●● 1939 à 1941, 80 000 handicapés furent ainsi gazés dans six centres dédiés à ces «opérations de nettoyage».

Autres victimes : les autistes. Dorénavant considérés comme «délinquants», ils étaient promis à une mort certaine, tandis que le psychiatre autrichien Hans Asperger, qui donna plus tard son nom à un syndrome de la maladie, sélectionnait ceux qui pouvaient encore être «sauvés» pour devenir citoyens allemands... Une politique d'extermination des «races impures» (Slaves, Tsiganes, Juifs) se mit aussi en branle. «Hitler utilisait souvent l'expression "Nous ou eux". C'était une lutte à mort», résume l'historien Pierre-André Taguieff, spécialiste de l'antisémitisme.

Après la guerre, Fischer n'écopa que d'une simple amende

Ce fut à ce moment que la position de Fischer sur la question juive se radicalisa et qu'il adhéra au parti, en 1940. «Les Juifs nous sont étrangers comme espèce et différents de corps et surtout d'esprit. Ils sont les plus étrangers et les plus opposés à la race nordique, et cela, nous pouvons le ressentir instinctivement jusqu'à aujourd'hui», écrivait-il dans un de ses rapports. Après l'entrée en guerre, les théories du médecin, lequel a continué à diriger l'Institut Kaiser-Wilhelm et donner des cours jusqu'en 1942, furent ainsi mises en pratique par ses anciens élèves. Sous couvert d'eugénisme – et dans une logique de poursuite du progrès –, ces jeunes médecins se rendirent coupables d'expérimentations macabres sur des prisonniers dans les camps de concentration. L'anatomiste August Hirt, par exemple, fit gazer en 1943 au Struthof, camp de concentration en Alsace, 86 Juifs pour compléter sa collection de squelettes, tandis que Josef Mengele, obsédé par les questions d'hérédité, poursuivait des opérations aberrantes sur des jumeaux, à Auschwitz. La fin de la guerre en 1945 et la découverte de ces camps de la mort sonnèrent le

glas de cette idéologie poussée par le monde médical et appliquée à l'extrême par les nazis.

En 1947, Fischer, alors âgé de 73 ans, comparut devant un tribunal de dénazification. Considéré comme *Mitläufer* (sympathisant), il fut condamné à une amende de... 300 reichsmarks (environ 10 euros). Dénonçant «l'abus monstrueux de la raciologie qui a été fait dans un passé très récent», l'eugéniste fut même décoré en 1954, dans l'Allemagne du chancelier Adenauer, du titre de membre d'honneur (*Ehrenmitglied*) de la Société d'anatomie. Cette impunité, Liliane Crips l'explique ainsi : «La non-épuration du corps médical était tolérée par les Alliés sous le gouvernement d'Adenauer. C'était la Guerre froide, il s'agissait de reconstruire une Allemagne forte, face au bloc de l'Est, et non de l'épurer.» En 1959, Fischer pu-

Derrière les sourires du médecin Josef Mengele et des autres officiers SS, ici dans le camp d'extermination d'Auschwitz (Pologne), se cachent les expérimentations les plus abominables effectuées sur les prisonniers, notamment les jumeaux.

blija ses mémoires, *Rencontre avec les morts*, avant de s'éteindre huit ans plus tard. Et Mengele ? Caché en Amérique du Sud, il mourut en 1979 d'une crise cardiaque. «Qui était le plus responsable ? Ce jeune médecin de 26 ans qui euthanasiait des schizophrènes, ou celui qui l'a formé à penser qu'il suivait un protocole bon et juste ?» demande Benoît Massin, coauteur du numéro de la *Revue d'histoire de la Shoah* intitulé *De l'eugénisme à l'hygiène raciale* (éd. Mémorial de la Shoah, 2005). En 1946, dans une lettre ouverte au magazine américain *Science*, Franz Weidenreich, un anthropologue juif de Francfort qui avait dû fuir l'Allemagne nazie, livrait sa réponse : «Si quelqu'un doit l'être, c'est lui. Il devrait être mis sur la liste des criminels de guerre». Lui, c'était Eugen Fischer, bien sûr. ■

CHARLOTTE CHAULIN



World History Archive / Aurimages



En mai 1941, ces soldats britanniques examinent les débris d'un Messerschmitt dans l'Ayrshire (Ecosse). Son pilote, Rudolf Hess, chef de la chancellerie du parti nazi et adjoint du Führer vient d'être arrêté et incarcéré.

LA FOLLE ÉCHAPPÉE DE **RUDOLF HESS**

Au printemps 1941, en pleine bataille d'Angleterre, le «dauphin d'Hitler» s'envole vers la Grande-Bretagne afin de négocier la paix avec les Anglais. De récentes révélations viennent éclaircir cet épisode rocambolesque.



KEYSTONE-FRANCE

Le samedi 10 mai 1941, il est un peu plus de 18 heures lorsqu'un Messerschmitt Bf 110 décolle de la base aérienne d'Augsbourg, non loin de Munich. Après avoir survolé l'Allemagne, l'appareil pique vers l'ouest une fois au-dessus de la mer du Nord. Arrivé le long des côtes britanniques, il est pris en chasse par deux Spitfire, qu'il sème sans aucune difficulté. A plus de 600 km/h en vitesse de croisière, ce modèle dernier cri est l'un des plus rapides du monde. La Royal Air Force est aussi impuissante qu'incrédule : ce type d'avion ne peut avoir le carburant nécessaire pour faire le voyage retour vers l'Allemagne... A l'intérieur du cockpit, le pilote n'en a nullement l'intention. Pour atteindre sa destination, le domaine écossais de

Dungavel, au sud de Glasgow, il n'a qu'une solution : le saut en parachute avant le crash. Mais la force du vent le projette contre son siège. Incapable de bouger, il met l'avion sur le dos pour faire jouer la gravité. L'afflux de sang à la tête lui fait perdre connaissance. Quand il revient à lui, le pilote a juste le temps de renouveler la manœuvre et de s'extraire enfin de l'habitacle avec succès. Dans les instants qui suivent, le Messerschmitt s'écrase près du village d'Eaglesham, à une quarantaine de kilomètres de son objectif. Blessé à la cheville, le pilote est recueilli par des fermiers puis emmené dans une caserne.

Le prisonnier demande à voir le duc d'Hamilton, le propriétaire du domaine de Dungavel. Il est interrogé une nuit durant, mais sans résultat. Hamilton est finalement alerté et se présente devant l'Allemand qui lui révèle son identité et la raison de ●●●

EN APPRENANT LE GESTE DE **SON PROTÉGÉ,** LE DICTATEUR AURAIT FONDU EN LARMES

●●● sa présence : «Je suis le *Reichsminister* [ministre sans portefeuille] Rudolf Hess et je suis venu pour sauver l'humanité.»

Il prétend vouloir négocier un traité de paix avec l'Angleterre. Mais de négociations, il n'y aura point. Le dignitaire nazi restera enfermé et ne rencontrera jamais le roi ou le Premier ministre. En apprenant la nouvelle, Hitler est furieux. Puis sa colère fait place à un autre sentiment : une profonde tristesse. Selon le journal du secrétaire de Goebbels, le Führer aurait même «fondu en larmes» à la lecture de la lettre laissée par son compagnon de la première heure. Pour comprendre le geste insensé de Rudolf Hess et la réaction inattendue du dictateur, il faut revenir sur la relation toute particulière entre les deux hommes. Elle débute plus de dix ans auparavant, lors d'une soirée estivale de 1920, à la brasserie Sternecker de Munich. A cette époque, le jeune Rudolf Hess (26 ans), qui a combattu en France, est toujours marqué par l'humiliation du traité de Versailles. Dans une lettre à un cousin, il évoque même un possible suicide. En perte de repères, il s'est engagé dans l'Ordre de Thulé, une société secrète nationaliste qui cherche, entre autres, à «contrer la mouvance judéo-bolchevique». Au sein du mouvement, on parle de plus en plus d'un orateur qui enflamme déjà les foules, un certain Adolf Hitler. Lorsque celui-ci prend la parole, Hess est subjugué par son charisme. Immédiatement, il se met à son

service. Après le putsch raté des nazis en 1923, à l'issue duquel Hess réussit à prendre la fuite et se réfugier en Autriche, il pousse sa fidélité jusqu'à se rendre aux autorités afin de rejoindre Hitler, le conspirateur déchu, en captivité à la prison de Landsberg. Là, il joue un rôle essentiel dans la rédaction de *Mein Kampf*. Son érudition, héritée d'études en histoire et en géopolitique, permet à son chef de structurer sa pensée. C'est donc naturellement qu'en 1933, après la prise du pouvoir du parti nazi, Hitler le désigne publiquement comme son dauphin. La dévotion de l'un n'a d'égal que la confiance de l'autre, le dirigeant allemand considérant son *Reichsminister* comme le seul membre de son entourage dépourvu d'ambition personnelle. Mais cette idylle est bouleversée par la guerre. A partir de 1939, Hess est relégué au second rang derrière les stratèges militaires comme Göring ou Himmler. Il ne supporte pas cet éloignement et se persuade qu'il doit accomplir une entreprise extraordinaire afin de regagner les bonnes grâces du Führer.

Le contexte géopolitique lui en donne bientôt l'occasion. En 1940, Hitler ne veut pas poursuivre la guerre qui fait rage contre l'Angleterre. Hess admire les Britanniques pour leur conquête d'immenses territoires sans s'être livré à «un métissage racial» et les considère d'ascendance aryenne. Surtout, une alliance avec ces derniers permettrait au Führer de concentrer ses forces à l'est afin de réaliser un projet qui lui est cher : envahir l'URSS. A en croire un ancien soldat de son état-major, Hitler aurait déclaré lors d'un dîner avec son dauphin et son chef de presse : «Mais que dois-je faire pour les convaincre ? Je ne peux quand même pas prendre un avion et me jeter à leurs pieds !» Ces propos, Hess les ressasse. Partir seul vers l'Angleterre et revenir avec un traité de paix que nul autre n'a pu obtenir, voilà un geste chevaleresque qui l'érigerait au rang de héros. Son ancien mentor, le professeur Karl Haushofer, le met en liaison avec son fils Albrecht, collaborateur au ministère des Affaires étrangères, qui a noué des contacts avec des sympathisants anglais. Le duc d'Hamilton est l'un d'eux. Censé faire partie du cercle de germanophiles hostiles à Churchill et favo-

rables à l'ouverture de discussions avec l'Allemagne, proche de George VI, il incarne tous les espoirs de Rudolf Hess. Ce dernier se persuade qu'en sa qualité de premier pair d'Ecosse, Hamilton sera en mesure de court-circuiter le Premier ministre en en appelant au roi ou en influençant la Chambre





Everett Collection / Aurimages

En 1938, au huitième congrès de Nuremberg, le Führer salue celui qu'il considère encore comme la « conscience du parti ».

des Lords. Un dernier épisode vient conforter sa conviction : fin avril 1941, Haushofer est sollicité pour une entrevue à Genève avec Carl-Jacob Burckhardt, un diplomate suisse proche de l'ambassadeur anglais David Kelly, qui avait œuvré un an plus tôt pour explorer les voies d'une paix séparée. Pour Hess, c'est la confirmation qu'un contact direct avec Hamilton portera ses fruits. Le 10 mai 1941, il s'envole avec l'idée qu'un accord est négociable.

Mais il se trompe sur toute la ligne. La rencontre de Genève aurait vraisemblablement été orchestrée par les services secrets britanniques, à l'initiative de Churchill, pour faire croire à un apaisement. Sans doute au courant de la proche invasion de l'Union soviétique par la Wehrmacht, le « vieux lion » avait tout intérêt à encourager l'offensive à l'Est pour se donner de l'air et gagner du temps en espérant l'engagement des Etats-Unis, qu'il sentait imminent. Aveuglé par sa volonté de plaire à Hitler, Hess a commis une incroyable erreur d'appréciation. Il la paiera cher. Discredité par Berlin, qui justifiera son coup de folie par une instabilité mentale, maintenu en détention par les Britanniques jusqu'à la fin de la guerre, il sera condamné à perpétuité au procès de Nuremberg et se pendra dans sa cellule de Spandau en 1987, à 93 ans. Jusqu'à sa destruction en 2011, la tombe du Reichsminister, située en Bavière, portait l'inscription : « Je l'ai osé. » ■

MARC OUAHNON



Ce fut un acte d'amour désespéré pour Hitler»

Dans son livre *Rudolf Hess* (aux éditions Perrin, 2019), le journaliste **PIERRE SERVENT** écarte l'hypothèse d'une défection du dignitaire nazi par hostilité au régime, et confirme sa volonté de négocier une paix séparée.

GEO Histoire : Pourquoi avoir choisi de retracer le destin de Rudolf Hess ?

Pierre Servent : J'étais étonné qu'un personnage aussi intrigant que lui n'ait jamais fait l'objet d'une biographie en français. Quand j'ai appris que des archives britanniques le concernant allaient être déclassifiées en 2017, j'ai voulu saisir cette opportunité.

Comment qualifieriez-vous la nature de la relation entre Hess et Hitler ?

C'était un rapport très fort, bien plus qu'une simple amitié. Rudolf Hess se considérait comme le moine-soldat d'Adolf Hitler, et ce dernier voyait en lui le porteur de la pureté nazie. De nombreux témoignages font aussi état de marques d'affection de la part du Führer, ce qui était rare chez lui. De son côté, Hess était probablement homosexuel, et sa relation avec Hitler était teintée d'admiration mais aussi d'attirance.

Plusieurs historiens affirment qu'Hitler était au courant du vol du 10 mai 1941, pourquoi pensez-vous le contraire ?

Les archives sont catégoriques là-dessus. Les Allemands sont tombés des nues quand ils ont appris l'entreprise de Hess. Hitler s'est même demandé s'il ne complotait pas contre lui parce qu'il s'engageait trop dans la guerre. S'il avait été au courant, Hess ne serait pas parti seul en prenant tant de risques. Hitler ne voulait surtout pas le perdre, c'est pour cela qu'il lui avait interdit de prendre part à la campagne de France au côté de la Luftwaffe.

Contrairement à d'autres, vous affirmez que Hess était sain d'esprit. Son entreprise avait-elle une chance de réussir ?

Il fut sans aucun doute un illuminé. Il était féru d'occultisme et d'ésotérisme, faisait appel à des magnétiseurs, des voyants. Il attachait aussi une grande importance aux signes du destin, comme à ce rêve où il voyait des cadavres d'enfants autour de lui... Et il était assurément prêt à tout pour le Führer. Selon moi, son vol de 1941 peut se voir comme un acte d'amour désespéré. Mais il n'était pas fou. Dans les faits, son entreprise était vouée à l'échec. Mais Hess, lui, était persuadé du contraire. Une question demeure : et si Churchill n'avait pas été au pouvoir ? Un autre dirigeant aurait-il accepté la requête de Hess ? ■

PROPOS RECUEILLIS PAR M. O.

ENVOÛTÉES PAR LE FÜHRER

Son premier cercle n'était constitué que d'hommes. Mais les femmes ont tenu aussi une place importante dans le quotidien d'Hitler.

Lorsqu'il me regardait, je sentais des gouttes de sueur descendre entre mes seins. Je n'osais même pas dire merci, moi qui m'étais promis de lui tenir un grand discours.» Comme elle le raconte dans son journal intime, Ilse Braun, la sœur d'Eva, rencontra Hitler au réveillon 1939. Et comme bien d'autres Allemandes, elle tomba immédiatement sous son charme. Car la vie du Führer est jonchée de milliers de lettres d'amour passionnées, mais aussi de scènes d'hystérie, de tentatives de suicide et de dévouement jusque dans la mort.

Hitler, un gentleman charismatique ? Cela n'a pas été toujours le cas. Avant-guerre, le jeune Adolf, qui se rêve artiste peintre, est timide. A 16 ans, il observe, sans oser l'aborder, une camarade de classe, Stephanie Isak, et lui écrit des poèmes. Célibataire jusqu'à 30 ans, c'est probablement auprès de prostituées qu'il fut déniaisé. «Il faut avoir vu ça une fois dans sa vie», affirme-t-il à son ami August Kubizek quand il l'emmène dans le quartier interlope de Vienne, en 1918. Mais la guerre le transfigure. «Il trouve sa voie dans un rôle de sauveur qui le rend, en tous domaines, beaucoup plus entreprenant. Il se croit investi d'une "mission" par la Providence», explique l'historien François Delpla, auteur de *Les Tentatrices du diable* (éd. l'Archipel). Lorsqu'il fait ses premiers pas en politique, les femmes jouent déjà un rôle crucial. Des femmes de militants, fascinées par l'aura naissante du Führer, lui offrent des cadeaux, parfois de l'argent, et l'introduisent dans les milieux huppés. Parmi ces marraines : Winifred Wagner,

la belle-fille du créateur de la *Tétralogie*. Sa «dame vénérée», avec qui il passe des heures à discuter d'art, lui fournit le papier pour écrire *Mein Kampf* en prison, suite à sa tentative de coup d'Etat à Munich, en 1922. Le charisme et le regard d'acier d'Hitler fonctionnent alors à merveille. Un article, paru le 3 avril 1923 dans le *Munchener Post*, évoque déjà les «entichées d'Hitler»...

Mais le cœur du Führer n'est bientôt plus à prendre. En 1927, il tombe amoureux de Maria Reiter, une jeune fille de 16 ans qu'il rencontre en Bavière, près du Berghof, sa résidence secondaire. Elle l'aime passionnément mais se refuse à lui. «Il me pressait, il disait : "Je veux te détruire", c'était un torrent de passion», racontera-t-elle au magazine *Stern* en 1959. Une rumeur circule alors sur le mariage du Führer avec une mineure.

Sa nièce et maîtresse Geli Raubal se tire une balle en plein cœur

Craignant d'être incarcéré de nouveau, Hitler dément alors dans le journal du parti nazi et réclame un acte notarié de Maria, prouvant qu'ils n'ont pas eu de rapports sexuels et qu'il ne lui a jamais demandé sa main. Désespérée, Maria tente de se pendre dans la demeure familiale mais est sauvée de justesse. Hitler ne la reverra pas, d'autant qu'il a déjà succombé au charme de sa nièce, Angelika Raubal, dite Geli, la fille de sa demi-sœur. Depuis 1929, alors qu'il est âgé de 40 ans, il héberge cette jeune fille rondelette et joviale de 19 ans, «la seule qui sache rire avec les yeux», comme il la décrit à ses proches. Il l'aide à débiter sa carrière de chanteuse, l'accompagne pour

essayer des chapeaux, vit des moments euphoriques. Hitler avoue alors qu'elle est ce qu'il a «de plus précieux». Mais aux élections législatives de 1930, le NSDAP passe de 2,6 à 18 %. Accaparé par la montée en puissance de son parti, Hitler se fait plus distant. Le 17 septembre 1931, Geli se tire une balle dans le cœur avec l'arme d'Hitler. A-t-elle compris que son oncle, alors en pleine ascension politique, aura moins de temps à lui accorder ? Ou, au contraire, cherche-t-elle à fuir un homme aux pulsions incontrôlables ? Peu de temps avant, elle confiait en effet à un ami : «Mon oncle est un monstre. Personne n'imagine ce qu'il exige de moi.» Lorsque la presse apprend cette relation déviante, elle accuse à demi-mots Hitler de meurtre, mais aucune preuve n'est avancée. Il se sort in extremis d'un scandale qui aurait pu lui coûter sa carrière, mais sa relation avec les femmes en demeurera profondément marquée. «On m'a tout pris. Je suis tout à fait libre, intérieurement et extérieurement. Peut-être devait-il en être ainsi. Maintenant, je n'appartiens plus qu'au peuple allemand et à mon devoir», confie-t-il à Otto Wagener, l'un de ses proches amis.

A la mort de son grand amour, Hitler se trouve aux portes du pouvoir. Dans son programme électoral, en 1932, il séduit autant les Allemands que les Allemandes : il est le sauveur, le surhomme, ayant pour seule épouse sa patrie. Il renvoie l'image d'un moine de la politique, dévoué à sa cause, que sa fonction oblige à se couper des choses frivoles. Mais «son refus du mariage est surtout un message envoyé à ses électrices qui ont l'illusion d'être un jour *Frau Hitler*», estime Erich Schaake,



De 1931 à 1945, Eva Braun partagea la vie du Führer, bien qu'elle ne fut jamais présentée comme sa compagne officielle auprès des Allemands.

Allemagne. En 1935, une aristocrate britannique de 21 ans, Unity Mitford fait tout pour le rencontrer. Cette robuste blonde l'accompagne partout. On l'appelle *Fräulein Mitfahrt* (mademoiselle compagne de voyage). Hitler tente de l'utiliser pour s'attirer sympathie et compréhension outre-Manche. Mais lorsqu'elle apprend, le 3 septembre 1939, la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne, déchirée entre l'attachement pour sa patrie et son idéologie nazie, Unity Mitford se suicide par balle. Elle en réchappera, mais gardera de lourdes séquelles jusqu'à sa mort en 1948.

Malgré sa «mission», Hitler garde pourtant une femme dans l'ombre. Depuis 1931, il partage la vie et le lit d'Eva Braun, l'assistante d'Heinrich Hoffmann. Il cache cette relation, elle est sa «petite bécasse», de 23 ans sa cadette. Lorsqu'il reçoit des personnalités, elle est confinée dans sa chambre. «Les hommes très intelligents devraient choisir une femme sotte et primitive», dit-il à Albert Speer, son ministre des Armements. La vie d'Eva est rythmée par les rares passages de son amant. «Il n'a besoin de moi qu'à des fins bien précises. Je ne suis qu'une prisonnière», écrit-elle dans son journal intime. Négligée, désespérée, Eva Braun survit pourtant à deux tentatives de suicide, en 1932, puis en 1935. Hitler compense en la couvrant de cadeaux. Eva suivra son «Alfie» jusque dans la déroute. En avril 1945, dans le bunker où le Führer se terre, sachant la guerre perdue, elle l'épouse, quelques heures avant qu'ils ne se suicident. Obtenant enfin ce que tant d'autres, avant elle, avaient désiré. ■

FRÉDÉRIQUE JOSSE

auteur de *Hitler et les femmes* (éd. Michel Lafon). Tout au long du III^e Reich, les femmes seront, selon une formule d'Heinrich Hoffmann, photographe personnel du Führer, «les meilleures propagandistes du parti». Parmi celles qui servent sa cause, l'élégante Madga Behrend, parfait archétype aryen, occupe une place de choix. Otto Wagener entend Hitler dire en 1931 : «Cette femme pourrait jouer un grand rôle dans ma vie sans même que je sois marié avec elle. Dans mon travail, elle pourrait être la part féminine qui contrebalancerait mes instincts

trop masculins.» Hitler destine en effet Madga à l'un de ses plus proches collaborateurs, Joseph Goebbels. Elle accepte de l'épouser et devient un modèle national-socialiste pour les Allemandes.

Dans les années 1930, Hitler reste lié à Winifred Wagner qui fait du festival de Bayreuth (où ne sont représentées que les œuvres de Richard Wagner) un rendez-vous mondain du régime. Dans le domaine culturel, il se rapproche aussi de Leni Riefenstahl, qui met son talent de cinéaste au service du leader. L'aura du Führer dépasse les frontières de l'Al-

LES CHEFS SS



REINHARD HEYDRICH

LES PLANIFICATEURS

Les deux principaux maîtres d'œuvre de la Solution finale partageaient le même



«Les actions contre les Juifs ne doivent entraîner aucune sanction pour leurs auteurs», avait déclaré Heydrich après la Nuit de cristal, en novembre 1938.



DE L'HORREUR

objectif : l'extermination des Juifs. Mais pas avec les mêmes méthodes...



«Nous éliminons des Juifs, nous les exterminons, cela fait partie de notre plan. Une petite affaire...» note Heinrich Himmler dans son journal, le 4 octobre 1943.

ENTRE 1933 ET 1945, 40 % DE LA POPULATION



World History Archive / Aurimages

JUIVE DANS LE MONDE DISPARAÎT



L'été 1942 est marqué par les grandes rafles organisées simultanément dans tous les pays occupés. Ici, en Europe de l'Est, des femmes et des enfants s'appêtent à partir pour un camp de concentration à bord d'un «train de la mort».

VIEILLARDS, FEMMES ENCEINTES, BÉBÉS... LES «INAPTES AU TRAVAIL» SONT GAZÉS DÈS LEUR ARRIVÉE

Ce déporté montre l'entrée d'une chambre à gaz lors de la libération du camp de Dachau, en avril 1945. Himmler assista lui-même à la mise à mort par gaz de Juifs à Auschwitz, trois ans plus tôt.





Gaszeit: Zu Uhr. Auf Uhr.

2



Vorsicht! Gas!
Lebensgefahr!
Nicht öffnen!



Vorsicht! Gas!
Lebensgefahr!
Nicht öffnen!

Rue des Archives/Tallandier

TATOUÉS, LES DÉPORTÉS D'AUSCHWITZ SONT



Rue des Archives/Talandier

RÉDUITS À DE SIMPLES NUMÉROS



A partir du printemps 1942, tous les détenus du camp de concentration d'Auschwitz qui n'étaient pas sélectionnés pour les fours crématoires étaient marqués à l'aiguille d'un matricule indélébile. Après la guerre, certains survivants (en photo ici) décidèrent de ne pas les faire effacer.

Une élégante villa néo-classique, aux airs de petit palais, blottie dans un recoin de Wannsee, la station balnéaire huppée du sud-ouest de Berlin. Son parc de 3 hectares borde un grand lac sinueux où les Berlinois aiment venir se baigner et naviguer les week-ends d'été. On l'appelle la villa Marlier, car elle fut construite dans les années 1910 pour le riche commerçant Ernest Marlier, qui la revendit assez vite à un industriel proche du parti nazi. Depuis 1940, elle sert officiellement... de centre de vacances pour le service de sécurité de la SS. Mais en ce 20 janvier 1942, au creux de l'hiver, la quinzaine de dignitaires qui s'y réunit n'est pas venue en villégiature. Le but de leur rencontre, dans ce cadre feutré et discret, à l'écart de l'agitation de la capitale du Reich, est bien plus sinistre : planifier l'élimination des Juifs d'Europe.

Les quinze hommes ont été rassemblés par Reinhard Heydrich, 37 ans, haut général de la SS et directeur du RSHA (Reichssicherheitshauptamt), l'Office central de la sécurité du Reich. Autrement dit, le chef d'un vaste ensemble regroupant le SD (service de renseignement), la Kripo (police criminelle) ou encore la Gestapo (police politique), s'inscrivant lui-même au sein de la puissante SS, organisation centrale du régime nazi. A l'été 1941, Heydrich a été chargé par Hermann Göring, le numéro deux du Reich, de préparer une «solution d'ensemble de la question juive», un euphémisme bureaucratique pour désigner l'extermination des Juifs d'Europe. Il a mûrement réfléchi au sujet et a lancé, dès le 29 novembre, une invitation à une série de hauts responsables, afin d'exposer son plan et de régler quelques détails techniques. Parmi eux, divers hauts gradés de la SS, des représentants des ministères civils (Intérieur, Affaires étrangères, Justice...), de la chancellerie du Reich, des autorités d'occupation dans les territoires conquis à l'Est (ministère des Territoires occupés de l'Est, gouvernement général de la Pologne). Tous s'assoient, le jour J, autour d'une grande table en bois de la villa, aux vitres donnant sur le parc et le lac.

La discussion dure à peine une heure et demie. Elle restera, aux yeux de l'Histoire, le moment clé où s'est décidé l'Holocauste, au point que la villa



Marlier est aujourd'hui devenue un mémorial. Dans un livre publié en 2016, récemment traduit en français (*La Conférence de Wannsee*, éd. Héloïse d'Ormesson), l'historien allemand Peter Longerich, l'un des meilleurs spécialistes du nazisme, décortique la conférence et son contexte. De son étude, il ressort que l'importance de cette rencontre dans le processus de décision de la Solution finale doit finalement être relativisée. L'extermination systématique et industrielle des Juifs d'Europe se serait réalisée de façon plus progressive et sinueuse. Et aussi sous l'impulsion d'autres acteurs, à commencer par le supérieur direct de Reinhard Heydrich : le puissant Heinrich Himmler, commandant suprême de la SS. De la conférence de Wannsee, il n'est resté qu'une trace écrite : un «Protocole», compte rendu de 15 pages rédigé

par Adolf Eichmann (chef du bureau des affaires juives du RSHA et futur responsable du transport vers les camps de la mort) et approuvé par Heydrich avant d'être envoyé aux participants. Il a été reproduit en trente exemplaires, mais on n'en a retrouvé qu'un. Le document, tapé à la machine, semblable à un banal rapport administratif, permet de suivre le déroulé de la réunion.

Celle-ci commence par un monologue de Heydrich, physique athlétique, visage lisse et raie blonde impeccable, qui détaille son plan d'ensemble : il s'agit de déporter tous les Juifs d'Europe «à l'Est», c'est-à-dire dans l'Union soviétique que l'Allemagne s'acharne alors à conquérir (l'opération Barbarossa, visant à envahir l'URSS, a été lancée en juin 1941). Ils y seront soumis aux travaux forcés, pour la construction de routes, à la suite de quoi «un grand nombre disparaîtra sans aucun doute par diminution naturelle». Quant aux plus résistants, ils recevront un «traitement approprié». Traduction : ils seront exécutés.

Ce programme, prévoit Heydrich, sera mis en œuvre une fois la guerre finie et la victoire de l'Allemagne acquise. Pour montrer l'ampleur de la tâche, le chef du RSHA communique à ses invités un tableau récapitulatif des populations juives en Europe, par pays. Le total, en dernière ligne : plus de 11 millions.

Le projet meurtrier de Reinhard Heydrich semble parfaitement ordonné. Il a d'ailleurs été approuvé par Hitler lui-même dès l'été 1941. Il s'inscrit dans la logique du régime nazi depuis l'entrée en guerre

DU POINT DE VUE NAZI, UNE GUERRE MONDIALE EST UNE GUERRE CONTRE LES JUIFS

en 1939 : celle d'une déportation des Juifs dans une zone périphérique (on pense même un temps à Madagascar !) où ils s'éteindraient à petit feu. Mais au moment de la conférence de Wannsee, ce plan implacable est devenu... presque obsolète.

Lors des six mois précédents, la politique antisémite du Reich, enclenchée dès les années 1930 (lois de Nuremberg de 1935 mettant les Juifs au ban de la société, pogroms de la Nuit de cristal en 1938, émigrations forcées...), s'est brutalement durcie. D'abord par la déportation des Juifs vivant dans le Reich vers des ghettos dans les territoires conquis de l'Est (à Lodz, Minsk, Riga...), Hitler exigeant soudain que l'Allemagne soit vidée de ses «races impures» fin 1941. A cette déportation s'ajoute le massacre de Juifs locaux pour faire de la place aux nouveaux arrivants. Des meurtres de masse sont aussi perpétrés durant l'invasion de l'URSS, menés notamment par les Einsatzgruppen, des unités mobiles de SS et de policiers avançant dans le sillage de la Wehrmacht : c'est le début de la sinistre Shoah par balles, des exécutions sommaires de milliers de Juifs (plus de 33 000 les 29 et 30 septembre 1941 à Babi Yar, près de Kiev), qui déciment les populations d'Ukraine, de Biélorussie, des pays Baltes... A la fin de l'année, ces meurtres s'étendent à certaines régions du Gouvernement général de la Pologne occupée (Lublin, Galicie...). A la fin de 1941, un demi-million de Juifs ont déjà été exterminés. On a même commencé à tuer avec des camions à gaz, à Chelmno, au nord de Lodz. Et entamé la construction d'un premier camp d'extermination, à Belzec, entre Lviv et Lublin. Les mots des hauts dirigeants nazis, eux, sont toujours plus radicaux, comme lorsque Hitler parle dans un discours du 12 décembre 1941 de «l'extermination de la juiverie». Même sans plan d'ensemble, la mécanique génocidaire semble bel et bien lancée, ici et maintenant – et non après la guerre comme l'imagina Heydrich.

Les raisons de cette escalade sont complexes. Parmi elles, il y a l'extension du conflit à l'URSS et aux Etats-

Unis (en décembre 1941) : du point de vue des nazis, une guerre mondiale est forcément une guerre à mort «contre les Juifs». Mais aussi le fanatisme d'un homme, aux manettes de cet engrenage meurtrier : le Reichsführer SS Heinrich Himmler.

L'homme aux fines lunettes rondes, exécuteur zélé des ordres du Führer, est aussi un obsédé de la race. Son grand projet ? La réorganisation de l'Europe sous la domination des Germains – Hitler l'a d'ailleurs nommé en 1939 «commissaire du Reich pour le renforcement de la race allemande». Cela passe par une politique de colonisation allemande de l'est de l'Europe (le fameux *Lebensraum*, l'espace vital, concept clé de l'idéologie nazie) et d'élimination des populations «inférieures», à commencer par les Juifs. A l'été 1941, doté par Hitler de pouvoirs étendus qui lui assurent une grande liberté d'action, c'est lui qui commande et supervise les massacres des Juifs soviétiques sur le front de l'Est, multipliant les missions d'inspection sur le terrain, incitant à la tuerie. C'est lui aussi qui, à la mi-août 1941, après avoir assisté à un meurtre de masse par balles à Minsk (et en avoir eu la nausée), demande de concevoir d'autres modes d'exécution, moins «éprouvants» pour ses hommes que les fusillades –

s'ensuivra le développement de l'extermination des Juifs par le gaz, d'abord dans des camions, puis dans des bâtiments. A la fin 1941, outre Hitler, Himmler est le principal ordonnateur des prémices du génocide. Il a repris en main les persécutions antijuives jusque-là plutôt laissées à Heydrich, dans un contexte où il cherche aussi à renforcer le pouvoir de la SS dans les territoires de l'Est et le sien au sein du régime.

Le Reichsführer SS de 41 ans et son subordonné se connaissent depuis longtemps. C'est Himmler, à la tête de la SS depuis les années 1920, qui recrute Heydrich en 1931, après son éviction de la Marine allemande et son adhésion au NSDAP. Il lui confie la création du service de renseignements du parti nazi, le SD (Sicherheitsdienst), qui sera intégré en 1939 dans le RSHA. Les deux hommes forment un duo redoutable ●●●



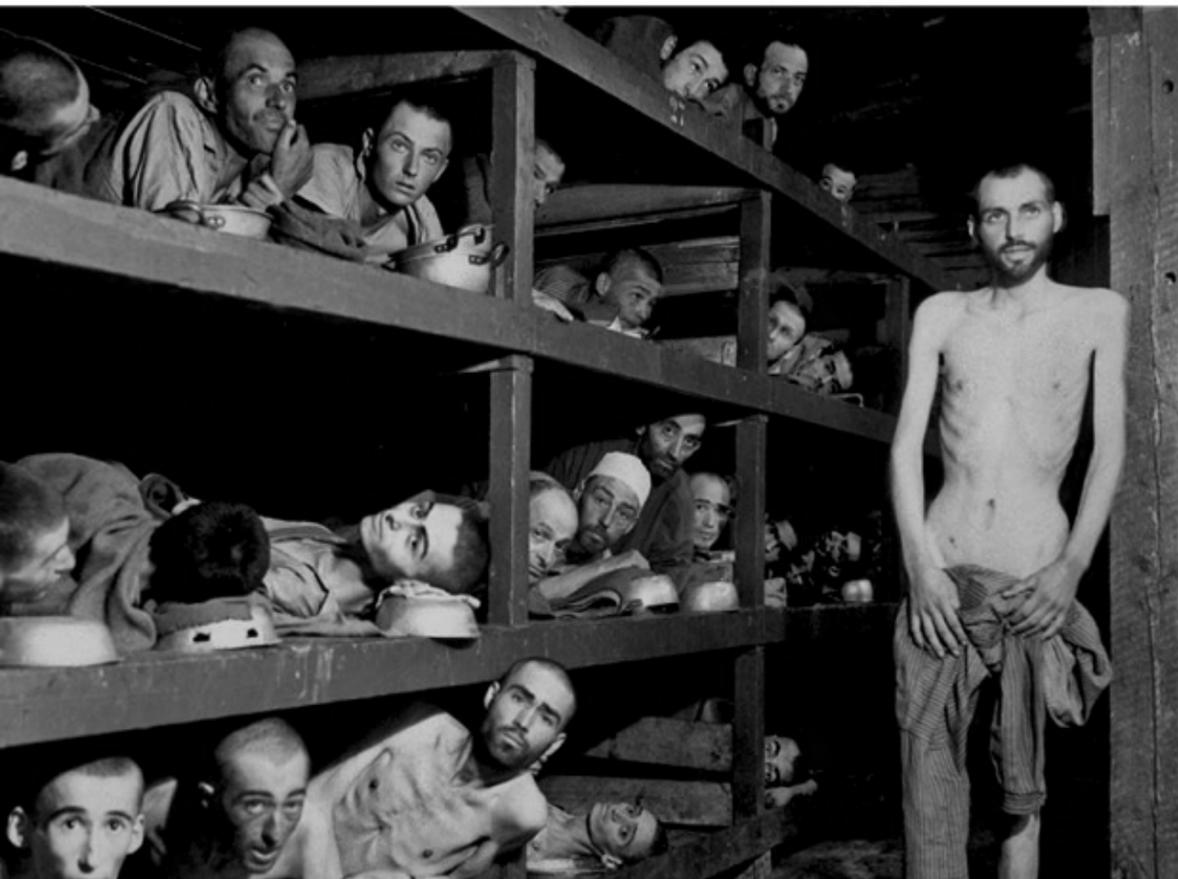
HEINRICH HIMMLER
(1900-1945)

Fonction : commandant suprême de la SS en 1929, il prend la tête du RSHA en 1942.

Avec le Führer : adhérent du NSDAP en 1923, il participe au putsch de la Brasserie. Hitler, qui lui voue une confiance absolue, le charge en 1925 de créer la SS (Schutzstaffel, escadron de protection).

La fin : pourchassé par les Britanniques, il se suicide avec une capsule de cyanure.

●●● où Heydrich fait figure de bras droit et d'éminence grise dans l'ombre de son maître (d'où l'expression HHhH, pour «*Himmlers Hirn heisst Heydrich*», «le cerveau d'Himmler s'appelle Heydrich»). Ils évoluent ensemble dans la hiérarchie du régime après 1933, y affirmant le pouvoir de la SS. Ils planifient la Nuit des longs couteaux (la purge des SA en 1934), mettent en place le tout premier camp de concentration à Dachau en 1933, organisent et contrôlent l'Etat policier... Et participent aussi bien sûr à la politique antijuive, sur laquelle ils ont la main après l'entrée en guerre.



Le 16 avril 1945, cinq jours après la libération du camp de Buchenwald (Allemagne), le soldat H. Miller a pris cette photo du baraquement 56. Parmi les détenus figure le futur prix Nobel de la paix Elie Wiesel.

Mais à Wannsee, fait étonnant, comme le remarque Peter Longerich dans son livre : Himmler n'est pas invité. Ni même représenté par l'un des HSSPF de l'Est, ces chefs locaux de la SS et de la police, relais directs de Himmler, qui jouent un rôle crucial dans les massacres et déportations de 1941. Comme si Heydrich voulait minimiser ces actions déjà en cours, qu'il qualifie, dans sa présentation, de «solutions transitoires» et «d'alternatives» permettant de «gagner de l'expérience». En attendant la «Solution finale à venir», qui consistera en l'application d'un grand plan structuré : le sien. Face à l'aréopage de dignitaires réunis dans la villa, Reinhard Heydrich s'efforce de se poser en principal planificateur de la Solution finale. Même si son projet est, en fait, déjà en partie caduc. Dans la discussion qui suit, l'un des invités, Josef

Bühler, représentant du Gouvernement général de Pologne, semble le lui rappeler. Dans une «longue déclaration sous-estimée dans bien des interprétations de la conférence», selon l'historien Peter Longerich, l'homme demande de régler au plus vite la «question juive» dans cette région où se trouve le plus grand nombre de Juifs sous contrôle allemand (plus de 2 millions). L'objectif est atteignable, moyennant «certains travaux préparatoires» (une allusion aux méthodes d'assassinats alors développées), sans attendre la fin de la guerre et sans déportations plus à l'Est. Un contre-pied au plan de Heydrich... qui correspond finalement à ce que sera la Solution finale, avec ses camps de la mort disséminés en Pologne occupée. Et à ce qui commence à être mis en place fin 1941 par Heinrich Himmler.

Faut-il parler d'une rivalité entre Heydrich et Himmler ? Plutôt d'une concurrence de points de vue entre, d'une part, la mission de Heydrich, qui continuait à vouloir mettre en branle la grande solution des déportations en fonction d'un plan d'ensemble préparé à l'avance, et la position de Himmler, qui souhaitait poursuivre par tous les moyens le processus d'extermination déjà provoqué par les déportations dans certaines zones clés, sans attendre le développement d'un plan d'ensemble. Ces deux conceptions cohabitent dans les mois suivants, début 1942, entre mise en place de travaux forcés meurtriers et extermination massive des Juifs «inaptes au travail». Mais, peu à peu, la logique d'une extermination rapide et totale, au cours même de la guerre, prend le dessus. Cette escalade se produit en plusieurs étapes, dont l'une est décisive : la mort de Heydrich, après un attentat mené par des résistants tchécoslovaques à Prague fin mai 1942 (en plus d'être chef du RSHA, l'homme est aussi vice-gouverneur du Protectorat de Bohême-Moravie). Elle provoque «l'Aktion Reinhard», l'extermination systématique des Juifs et Roms du Gouvernement général de Pologne dans les camps de Belzec, Sobibor et Treblinka, entre 1942 et 1943. Et laisse définitivement les mains libres à Himmler, qui accroît encore son pouvoir (il prend les commandes du RSHA) et installe son programme génocidaire à l'échelle de l'Europe. Himmler vient ainsi assister, le 17 juillet 1942, à une exécution en chambre à gaz à Auschwitz, puis, le soir même, se montre d'humeur joviale, un verre de vin à la main, avec la satisfaction du travail accompli. La machine de mort fera 6 millions de victimes. ■

VOLKER SAUX



«L'Holocauste est le résultat d'un long processus»

C'est à la villa Marlier de Wannsee (sud-ouest de Berlin) qu'a été planifiée l'élimination des Juifs d'Europe.



L'historien allemand **PETER LONGERICH**, auteur de *La Conférence de Wannsee* (aux éditions Héloïse d'Ormesson, 2019), dévoile les coulisses et les enjeux de la préparation du génocide juif. Explications.

GEO Histoire : Peut-on dire que Heydrich et Himmler portent, avec Hitler, la plus grande part de responsabilité dans la Solution finale ?

Peter Longerich : Oui. Heydrich est l'homme qui, en tant que chef de l'Office central de la sécurité du Reich (RSHA) et sur demande d'Hitler, a élaboré en 1941 un plan pour la «Solution finale». Il avait l'intention de déporter les Juifs d'Europe «vers l'Est», afin de les y tuer par le travail forcé, la maladie et le meurtre, un processus qui n'aurait été achevé qu'après la fin de la guerre. La même année, ses Einsatzgruppen ont aussi commencé à exterminer les Juifs autochtones en Union soviétique. Himmler, lui, est intervenu massivement dans les massacres de Juifs soviétiques à partir de l'été 1941, et les a étendus, puis a orienté tout le processus en direction de meurtres de masse dans des camps. Après l'assassinat de Heydrich [fin mai 1942], il a pris en personne la direction du RSHA.

Y a-t-il une rivalité entre Heydrich et Himmler dans le processus de décision de la Solution finale ?

Je ne parlerais pas d'une rivalité, mais de conceptions différentes, comme je viens de les décrire. La différence principale réside dans le fait que Himmler voulait achever l'anéantissement des Juifs avant la fin de la guerre.

Vous montrez que la conférence de Wannsee, en janvier 1942, n'est pas un tournant si important qu'on le pense. Y a-t-il alors un autre instant décisif ?

Non, il n'y a pas un seul moment clé, mais une succession d'escalades : l'été 1941 avec les meurtres en Union soviétique, l'automne 1941 avec le début des déportations et le massacre simultané des Juifs autochtones dans les zones de déportation, le printemps 1942 avec la décision de tuer tous les Juifs d'Europe.

Pourquoi l'extermination des Juifs est-elle devenue si urgente en 1942 pour Himmler ? Hitler et Heydrich partageaient-ils cette volonté d'accélérer le processus ?

Himmler voulait concrétiser le «nouvel ordre» raciste de l'Europe pendant la guerre. Les meurtres de masse, les déplacements gigantesques de population étaient des «anticipations» de cette refonte. C'était aussi lié à une formidable expansion du pouvoir de la SS. Tout cela en coordination étroite avec Hitler. Heydrich, lui, pensait moins en ces termes «impériaux» que comme chef de la police de sécurité.

En tant qu'historien, les sources disponibles permettent-elles de retracer avec précision le processus décisionnel de l'Holocauste ?

De nombreuses décisions n'ont probablement jamais été consignées par écrit, et la plupart des documents pertinents ont été détruits. Mais nous avons suffisamment d'informations pour reconstruire le processus de décision. Bien sûr, il y a toujours une certaine marge d'interprétation, mais c'est aussi le cas avec des processus mieux documentés. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR V. S.

Dès 1933, cet as de l'aviation devint le bras droit d'Adolf Hitler. A ce titre, il fit main basse sur les richesses artistiques des pays conquis. Et amassa une immense collection personnelle.

HERMANN GÖRING LE PILLEUR DE L'EUROPE

akg-images / ullstein bild

20 % DES ŒUVRES D'ART EN EUROPE AURAIENT ÉTÉ RAFLÉES

Le 24 avril 1945, ce GI surveille des trésors de guerre pillés par les Allemands et stockés dans une église d'Ellingen (Bavière). En novembre 1944, l'armée américaine avait créé l'Unité d'investigation des œuvres d'art spoliées. Le capitaine Walter Farmer, chargé de les recenser, estima qu'un cinquième de l'art européen fut dérobé.





Corbis/VCG via Getty Images

Hermann Göring pose devant une carte, durant la Grande Guerre. Lors du conflit, ses escadrilles ont enregistré 22 victoires.



Le 30 juin 1915, le jeune pilote de 22 ans est affecté à l'école d'aviation de Fribourg et rejoint la 5^e Jagdstaffel (escadrille de chasse) quatre mois plus tard.

HITLER FUT IMPRESSIONNÉ PAR CE HÉROS DE 14-18, DÉCORÉ DE LA PLUS HAUTE DISTINCTION MILITAIRE

Rien n'était trop flamboyant pour le Gargantua d'outre-Rhin. Les murs de son château étaient ornés de plusieurs centaines d'œuvres inestimables – tapisseries des Gobelins, tableaux de Cranach l'Ancien, toiles de Rubens... – volées dans des musées allemands ou dans les collections privées des pays conquis. Même les chefs-d'œuvre de l'«art dégénéré» y trouvaient leur place : *Deux Tournesols coupés* de Van Gogh auraient trôné dans sa chambre à coucher. Son goût, bien plus averti que celui du Führer, lui avait même permis de s'emparer de certaines pièces – tel le tableau *Vénus et l'Amour* de Boucher – à la barbe de son mentor.

Aujourd'hui, il ne reste plus rien de la vaste demeure d'Hermann Göring, baptisée Carinhall en l'honneur de sa première femme (Carin) et située dans la vaste forêt de la Schorfheide, au nord de Berlin. Les tableaux ont été rendus aux collections pillées durant la guerre dans l'Europe occupée. Göring, l'un des dauphins du Führer, sans nul doute l'une des personnalités les plus populaires du Reich, l'une des plus riches aussi, perdit tout lorsqu'il fut contraint de se rendre aux Américains début mai 1945. Condamné à Nuremberg, dont il fut la «vedette» incontestée, il se suicida après avoir prononcé ces mots : «Il est impossible de pendre le Reichsmarschall allemand ! Pour l'honneur de l'Allemagne, je

ne peux le permettre. En outre, je n'ai nullement l'obligation morale de me soumettre à la justice de mes ennemis. J'ai donc choisi la mort du grand Hannibal.» C'était donc sur ces paroles insolentes que Göring mit fin à ses jours. Une dernière sortie théâtrale qui résume bien le caractère de cet homme «aussi ridicule que redoutable», selon les mots de son biographe François Kersaudy (éd. Perrin, 2009). Cet «homme de la Renaissance», comme il aimait se présenter, n'était pas à un paradoxe près : ancien as de l'aviation, il fut pourtant un ministre de l'Air déplorable. Ayant souvent mauvais goût, il était également un grand amateur d'art. Maréchal décoré à de nombreuses reprises, il n'était pourtant pas un va-t-en-guerre. Nazi de la première heure, il traitait l'idéologue du parti Alfred Rosenberg d'«illuminé».

Avide d'honneurs et de gloire, Göring n'a pourtant jamais fait preuve d'ambiguïté à l'égard d'Adolf Hitler. Jamais, à aucun moment, le deuxième personnage du Reich n'a été capable de s'opposer au premier. «Dès l'instant où je le vis et l'entendis, je lui fus tout acquis», écrivit-il dans son journal. Pourtant, quand les deux hommes se rencontrèrent en 1922, Göring était un héros de la Grande Guerre, décoré de la croix «Pour le Mérite», la plus haute distinction de l'Allemagne impériale, quand Hitler, le peintre raté, dirigeait ce qui n'était encore qu'un groupuscule. Le chef du parti nazi comprit vite quel profit il pouvait tirer de cet illustre vétéran. En ●●●

●●● décembre 1922, Hitler lui confia le commandement des sections d'assaut (SA), mais Göring fut grièvement blessé onze mois plus tard, le 9 novembre 1923, lors du putsch raté des nazis à Munich : les médecins lui administrèrent un traitement à base de morphine qui le rendit dépendant à vie. De plus, un dérèglement hormonal modifia sa silhouette. «A 32 ans, [il] a le corps d'une femme d'âge mûr, avec beaucoup de graisse et une peau d'un blanc laiteux», commentera un médecin.

De retour à Munich en 1927, l'ancien officier reçut un accueil glacial de la part d'Hitler. A son immense déception, le Führer l'expédia à l'autre bout du pays. Sa mission ? Se faire une place dans le monde des affaires à Berlin. Dans la capitale, il devint représentant, notamment pour trois firmes : BMW, Heinkel et Tornblad. Sa faconde naturelle, alliée à l'élégance aristocratique de son épouse, la comtesse Carin von Fock-Kantzow, fit merveille parmi les barons de la finance et de l'industrie. Le vendeur de parachutes entama alors sa spectaculaire ascension. Elu député en mai 1928, il fut nommé, deux ans plus tard, porte-parole du parti nazi et vice-président du Reichstag, avant d'en devenir son président en août 1932. Preuve indéniable de son pouvoir ? Goebbels le détestait. Göring ne manquait certes jamais une occasion de se mettre en avant : en janvier 1933, quand Hitler le nomma ministre de l'Intérieur de Prusse et commissaire de l'Aviation, il s'empressa d'agrandir sa panoplie. Non seulement il fit de son simple commissariat le plus grand ministère de l'Air du monde – comprenant 4 500 bureaux – mais il l'assortit de redoutables outils, dont un système d'écoutes téléphoniques d'avant-garde. Un système bien utile pour faire fonctionner sa nouvelle police secrète, plus connue sous le nom de Gestapo. Dernier accessoire de cet arsenal répressif ? Un «centre de rééducation» pour «esprits récalcitrants», le tout premier camp de concentration ouvert aux portes de Berlin.

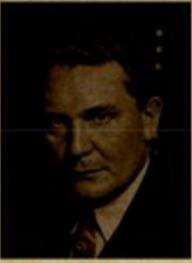
Aux manettes de sa sinistre machine, le ministre de l'Intérieur se livra à une chasse impitoyable contre ses ennemis politiques. Son plus beau coup ? Ernst Röhm, le chef des SA, protégé par Hitler. Fin juin 1934, c'est sur l'action conjuguée de Göring et d'Hitler, que des centaines de SA, dont Röhm lui-même, furent brutalement assassinés durant la Nuit des longs couteaux. Au lendemain de cette boucherie, Göring, Caligula des temps modernes, organisa un fastueux banquet pour célébrer la «purge».

Cumulard sans scrupule, il se vit aussi confier la direction du plan quadriennal et celle de l'armée de l'air. Mais en économie comme dans l'aéronautique, l'ancien as de l'aviation se révéla incompetent. Pas assez tout de même pour ne pas voir l'impréparation de la Luftwaffe. Par un saisissant paradoxe, le commandant en chef de l'armée de l'air chercha à éviter la guerre. Sans doute pour deux raisons : il voulait jouir en paix de ses richesses et avait surtout conscience d'aller à la catastrophe... A plusieurs reprises, lors de l'annexion de l'Autriche et de la prise des Sudètes – respectivement en mars et septembre 1938 –, ses négociations en sous-main évitèrent des effusions de sang. Malheureusement pour lui, ses talents de conciliateur exaspéraient le plus fanatique des bellicistes : Adolf Hitler.

Pourtant, le Führer se garda bien de se séparer de son fidèle bras droit. Aux dignitaires du parti qui se plaignaient des frasques de Göring, le chef du Reich répliquait : «Laissez-le donc tranquille. C'est le seul qui puisse assumer la représentation.» Fin psychologue, le maître du Reich savait jouer comme personne sur la cupidité et la vanité de son protégé. Hitler détestait les mondanités, Göring en raffolait. Ses multiples châteaux et résidences ne désemplissaient pas de visiteurs étrangers comblés par la prodigalité de cet hôte un rien fantasque et par son incroyable collection de tableaux.

«Le Gros», comme l'appelaient affectueusement les Allemands, présentait la face joviale et fantaisiste d'un régime glaçant. Avant-guerre, les Britanniques l'avaient vu comme un modéré et les Français comme un cabotin : «Il aime trop les hochets pour être très mauvais», avait écrit à son propos l'ambassadeur Robert Coulondre. Voire. Personne n'avait alors compris que Göring était un ogre. Le maréchal aux 130 kilos se gavait d'honneurs, de trophées, d'œuvres d'art et même de bijoux. Stupéfait, le chef d'état-

major de l'armée italienne le décrivit en 1942 «jouant avec les pierres précieuses comme un petit enfant avec des billes». L'étendue de ses possessions donne encore le tournis : plusieurs trains, de nombreux yachts, une demeure dans l'Obersalzberg, sept pavillons de chasse en Poméranie, une somptueuse résidence à Berlin bordée par une rue rebaptisée à son nom, un château à Neuhaus et enfin le Carinhall, musée personnel qui abritait, entre autres «commodités», un jeu de trains miniatures avec 1 800 mètres de voies ferrées et une fosse aux lions garnie de vrais fauves parfumés à l'eau de Cologne.



HERMANN GÖRING
(1893-1946)

Fonction : ministre de l'Aviation et ministre-président de Prusse, de 1933 à 1945.

Avec le Führer : il rejoint le NSDAP en 1922. Président du Reichstag à partir de 1932, il prépare l'arrivée des nazis au pouvoir, mais, à la fin de la décennie, il entre peu à peu en disgrâce.

La fin : il est condamné à mort à Nuremberg, en 1946. Pour échapper à l'humiliation de la pendaison, il se suicide.

ullstein bild / Getty Images



Le goût pour l'apparat de Göring (ici vers 1940) lui valut bien des sarcasmes : son bâton de maréchal en ivoire était constellé d'aigles d'or, serti de 640 diamants et de croix gammées en platine.

Alors qu'en juin 1941, le Führer avait fait de lui son successeur par décret, plusieurs événements allaient faire tomber Göring de son piédestal : le bombardement de Cologne par les avions de la RAF, le 31 mai 1942, et surtout la débâcle de Stalingrad, à l'hiver 1943, où le commandant de la Luftwaffe avait échoué à ravitailler les troupes. Au plus fort du conflit, le maréchal n'avait plus aucune prise sur les événements. Exemple de son impuissance ? Quand Hitler s'était entêté à privilégier les bombardiers sur les chasseurs, l'ancien aviateur s'était montré incapable de désavouer son maître. Telle une diva sur le déclin, le commandant de la Luftwaffe s'était retranché dans ses châteaux pour y ressasser ses rancœurs. « Cette mauviette se complait dans la vie domestique », avait tempêté Hitler en mai 1944, alors que l'US Air Force pilonnait l'Allemagne. Le 20 avril 1945, Göring se rendit pour la dernière fois dans le bun-

ker berlinois pour fêter les 56 ans du Führer. Trois jours plus tard, le 23 avril 1945, il envoya un télégramme demandant à Hitler si le décret du 29 juin 1941, le déclarant son successeur, pouvait désormais entrer en application. Dans le bunker, on sonna l'hallali : accusé de haute trahison, le successeur putatif fut démis de ses fonctions et chassé du parti. Au même moment, le château de Carinhall était dynamité sur ordre de son propriétaire disgracié.

En 1946, au procès de Nuremberg, Göring n'était peut-être plus rien mais il occupait la première place. Son chant du cygne fut pathétique : 58 heures de rododromes durant lesquelles il n'exprima aucun remords. Condamné à la pendaison, il se distingua une dernière fois en s'offrant une mort antique. Le 15 octobre 1946, une capsule de cyanure eut finalement raison de la *prima donna* du Reich. ■

CHRISTÈLE DEDEBANT

ERWIN ROMMEL
LA FACE
CACHÉE D'UN
BRILLANT
STRATÈGE

En dépit de ses campagnes victorieuses en France et en Afrique du Nord, le rôle de ce maréchal, longtemps considéré comme un héros de guerre, soulève des questions. Tacticien hors pair ? Nazi convaincu ? Sa légende fait aujourd'hui débat.



Le général Rommel, à la tête de l'Afri-kakorps, corps expéditionnaire en Afrique du Nord, ici en février 1941, progresse vers Tobrouk, en Libye, à bord d'un véhicule blindé.



ullstein bild via Getty Images (x2)

A peine arrivé en Afrique du Nord, Rommel lance ses troupes à l'assaut de Marsa el-Brega, en Lybie, le 26 mars 1941. Une première victoire pour le Renard.

On l'appelait le Renard du désert. Un surnom bien trouvé tant il était, sur le terrain, audacieux et rusé face à l'ennemi. Irréprochable, chevaleresque... L'image donnée par les historiens de l'après-guerre d'Erwin Rommel, maréchal de l'armée de terre, semble incarner l'opposé des valeurs du parti national-socialiste d'Hitler, dont il a été pourtant un fidèle serviteur. Parmi les hauts gradés nazis, tels Heinz Guderian, général de division Panzer, ou Sepp Dietrich, général de la Waffen-SS, Rommel, spécialiste de la guerre de mouvement, paraissait se soucier uniquement de l'aspect stratégique des combats. Un officier supérieur qui n'aurait jamais frayed avec la machine idéologique du nazisme ayant abouti à l'Holocauste. Mais a-t-il été ce brillant militaire exempt de tout reproche ?

Né le 15 novembre 1891 à Heidenheim, dans le Wurtemberg, ce fils d'un professeur de maths se dirigea vers le sport, notamment le ski. Hyperactif, il s'engagea en 1910 dans l'armée de terre. Blessé deux fois durant la Grande Guerre, en Argonne, dans la Meuse, il fut muté en 1915 à la tête d'un régiment alpin où il s'illustra en Roumanie, et surtout lors de la bataille de Caporetto, en 1917, où les forces austro-allemandes écrasèrent les Italiens.

Sa rencontre avec Hitler ? Un «coup de foudre» immédiat et réciproque

Comme nombre de ses camarades de combat, Rommel fut anéanti par l'armistice et adhéra à la «légende du coup de poignard dans le dos» (*Dolchstoßlegende*), une campagne de propagande attribuant la défaite aux Juifs et aux communistes. Officier d'une armée saignée par le traité de Versailles, Rommel fut nommé capi-

taine en 1919. Contrairement à ses camarades, il avait une bonne opinion de la République de Weimar et accueillit favorablement l'arrivée au pouvoir du maréchal von Hindenburg, héros de la bataille de Tannenberg, gagnée face à aux soldats impériaux russes, en 1914. «Notre armée va ainsi retrouver la place primordiale qui doit être la sienne», écrit-il. Marié, père de famille, il devint, en 1929, instructeur à l'École d'infanterie de Dresde et publia un manuel, *Infanterie greift an (L'infanterie attaque)*, brillant traité de tactique militaire. Un livre lu par Hitler qui le rencontra lors d'un défilé. Le «coup de foudre» fut réciproque. Lorsque le Führer prit le pouvoir en 1933, Rommel, toujours soucieux de retrouver la «puissance séculaire» de son pays, s'en réjouit. Remarqué pour ses talents de formateur, il fut nommé commandant d'un bataillon de chasseurs alpins, instructeur à l'Acadé-



Souvent photographié, le maréchal, ici juché sur un char italien, le Carro Armato M13/40, scrute les mouvements alliés à Sollum, en Egypte, le 31 mai 1941.

DE LA TUNISIE À L'ÉGYPTE, IL DEVIENT **L'ADVERSAIRE** LE PLUS CORIACE DES ALLIÉS

mie de guerre de Potsdam puis chargé de la formation des Jeunesses hitlériennes (Hitlerjugend). En 1935, lors d'un défilé, Hitler le félicita pour l'excellente tenue de ses jeunes garçons, et se fit dédicacer un exemplaire de *Infanterie greift an*, en lui assurant que sa fidélité au régime ne serait jamais oubliée... Mais Rommel ne s'entendait guère avec le responsable des Jeunesses hitlériennes, Baldur von Schirach, un aristocrate, et rompit ses contacts avec l'organisation paramilitaire qui prônait les valeurs du nazisme à outrance.

Un geste qui aurait pu lui coûter une disgrâce, mais son caractère indépendant plaisait au Führer qui le promut général afin de l'intégrer dans son état-major le 1^{er} septembre 1939, le jour où Hitler décida d'envahir la Pologne. Il lui fallut toutefois attendre la Bataille de France pour être sur le terrain. A la tête d'une division blindée, il franchit la Meuse en mai 1940, près de Dinant, en se faufilant entre les lignes arrière de l'armée française. Sa bravoure fut mise en avant sur les écrans de cinéma d'outre-Rhin dans le film de

propagande *Sieg im Westen* (Victoire à l'Ouest), où il est omniprésent. Mais il n'y fut jamais question des crimes de guerre commis sur le sol français par sa «division fantôme» – surnom de la 7^e Panzerdivision – où plus de cent tirailleurs sénégalais furent exécutés. L'Allemagne avait besoin de héros. Sur les mers, la Kriegsmarine exaltait les exploits du sous-marinier Gunther Prien, dans les airs, la Luftwaffe ne jurait que par son as, Adolf Galland. La Heer, l'armée de terre, n'avait pas encore de «surhomme» ; ce fut Rommel.

Fort de ses victoires françaises dans les Ardennes, à Arras mais aussi à Cherbourg, il se vit confier par Hitler, en février 1941, le commandement de l'Afrikakorps, une unité de 130 000 hommes en Afrique du Nord. Ce fut dans ces plaines arides et désertiques que la légende de Rommel vit le jour. Régulièrement accompagné par des cinéastes et des photographes du ●●●

EN CHARGE DU MUR DE L'ATLANTIQUE, IL EST POUR HITLER **LE PROTECTEUR** DU REICH À L'OUEST

●●● régime, celui qui était devenu maréchal en 1942 prenait volontiers la pose – sous une chaleur écrasante – debout sur des véhicules chenillés, affublé d'une redingote en cuir et de jumelles. Une «star» du désert qui se réjouissait, dans ses lettres à sa femme, «d'être sous les projecteurs». Sur le plan militaire, le Renard du désert, surnom donné par les Alliés, cumula les succès contre les forces britanniques en Libye et en Egypte, telle la prise de Tobrouk en avril 1941, et se vit épargner le plus grand revers de l'Afrikakorps, puisqu'il fut absent lors du déclenchement de l'offensive anglaise à El-Alamein en 1942, où les Allemands, en sous-nombre, mordirent la poussière : il avait été rapatrié plus tôt en Europe, Hitler ayant en effet besoin de son «maréchal cinématographique» à la tête du mur de l'Atlantique, un système défensif déployé sur les côtes occidentales afin d'empêcher une invasion du continent. Filmé et photographié devant des batteries d'artillerie, il était devenu la figure du protecteur du Reich à l'Ouest. Mais lorsque les Alliés débarquèrent en Normandie, en juin 1944, l'*Atlantikwall* céda, et Rommel fut blessé près de Livarot, le 17 juillet, par des chasseurs bombardiers alliés qui mitraillèrent son auto, une Horch décapotable.

En y regardant de plus près, le bilan militaire du stratège fut maigre. Il fut brillant pendant la campagne de France, en 1940, mais ses rapides succès en Afrique du Nord cachaient, eux, une réalité moins reluisante. Dès le printemps 1941, le général Paulus, envoyé par Berlin pour assister le maréchal, rendit un rapport sans appel : «Il a créé une situation où les capacités de ravitaillement de nos troupes seront insuffisantes. Il n'est pas à la hauteur de sa tâche.» La catastrophe d'El-Alamein, survenue un an plus tard, était donc prévisible. Aujourd'hui, les qualités du Renard

sont remises en question par des spécialistes. «Il fut le militaire le plus surcoté de l'histoire», affirme l'historien américain David Zabecki, auteur de *Germany at War: 400 Years of Military History (L'Allemagne en guerre : 400 ans d'histoire militaire, non traduit en français)*. Selon lui, son équipée africaine n'était qu'une opération périphérique : «En Egypte, il a attendu en vain des renforts qui étaient déjà promis à l'invasion de la Russie dont il ignorait la préparation...». Sur les côtes européennes, partisan de rejeter les Alliés à la mer le plus vite possible en cas de débarquement, il s'était heurté à la vision de son supérieur, le général von Rundstedt,



ERWIN ROMMEL
(1891-1944)

Fonction : à la tête de l'Afrikakorps en 1941, puis du mur de l'Atlantique en 1943.

Avec le Führer : appréciant son caractère indépendant, Hitler le nomma général (1939), puis maréchal (1942).

La fin : considéré à tort ou à raison comme l'un des instigateurs de l'assassinat manqué d'Hitler en juillet 1944, il fut obligé de se suicider le 14 octobre pour sauver sa famille.

akg-images



ullstein bild via Getty Images

En février 1944, Rommel vérifie l'installation de poteaux antidébarquement sur une plage du nord de la France. Le maréchal était persuadé que les Alliés arriveraient ici et non en Normandie.



qui souhaitait les combattre sur les plages. Il resta aussi persuadé jusqu'au bout que le débarquement n'aurait pas lieu en Normandie mais dans le Pas-de-Calais...

En juillet 1944, il est accusé d'avoir fomenté un attentat contre le Führer

Après sa blessure, Rommel fut transféré en Allemagne lorsque, le 20 juillet 1944, se produisit un attentat manqué contre Hitler, fomenté, entre autres, par un ancien officier de l'Afrikakorps, l'officier Claus von Stauffenberg. Parmi les comploteurs, le général von Stülpnagel mentionna, avant d'être exécuté, le nom de Rommel. Le 14 octobre, alors qu'il était en convalescence dans son domicile de Herrlingen, deux hauts gradés vinrent lui

présenter une alternative : le suicide ou le Tribunal du peuple qui le condamnerait à mort, lui et sa famille, pour haute trahison. Le *Generalfeldmarschall* choisit la première option. On le déclara mort d'une «attaque cérébrale» puis il reçut des funérailles nationales afin de masquer la vérité et de ménager l'opinion publique, tant il était populaire.

Sa mort fit de lui, après la guerre, une victime du despotisme d'Adolf Hitler. Mais Rommel ne s'était pourtant jamais opposé à lui. Pas une fois il ne protesta contre ses projets d'annexion ni contre sa politique d'extermination dont il était probablement au courant. A-t-il fait partie de la conspiration contre le Führer ? La grande majorité des historiens en doutent.

Toujours est-il que, durant la Guerre froide, il fut au centre d'un mouvement de réhabilitation de l'armée allemande : le mythe d'une Wehrmacht «propre» opposée à la Waffen-SS, laquelle avait commis les pires atrocités sur les populations, notamment les Juifs. A cette époque, dans une Allemagne scindée en deux pays (RFA et RDA), il fallait améliorer l'image de l'armée allemande de l'Ouest pour la rendre plus forte face à la menace soviétique. Qui mieux que Rommel pouvait en être le symbole ? Car, aussi incroyable que cela puisse paraître, le maréchal, malgré l'affection que lui portait Hitler, n'a jamais été membre officiel du parti nazi. La plus belle ruse, peut-être, du Renard du désert. ■

ANTOINE BOURGUILLEAU

LE GRAND SPECTACLE

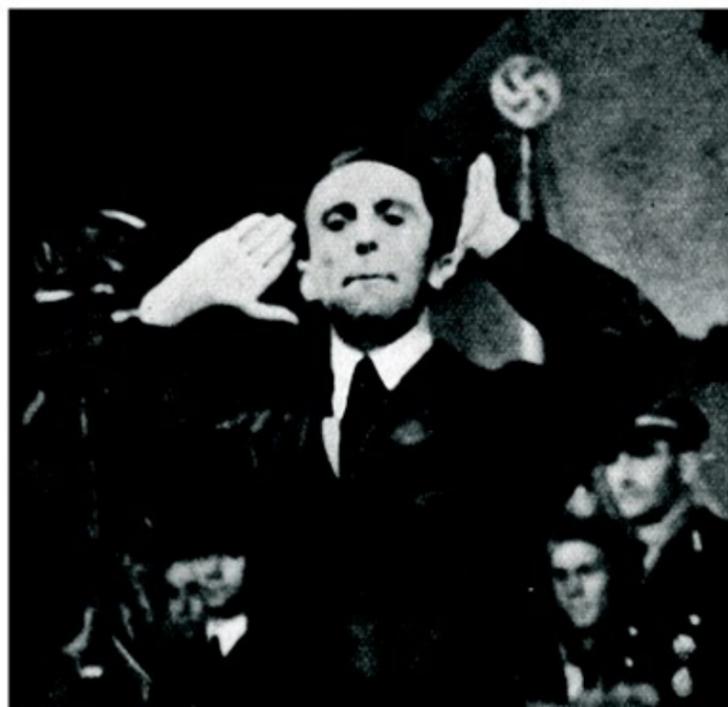
DE LA

PROPAGANDE

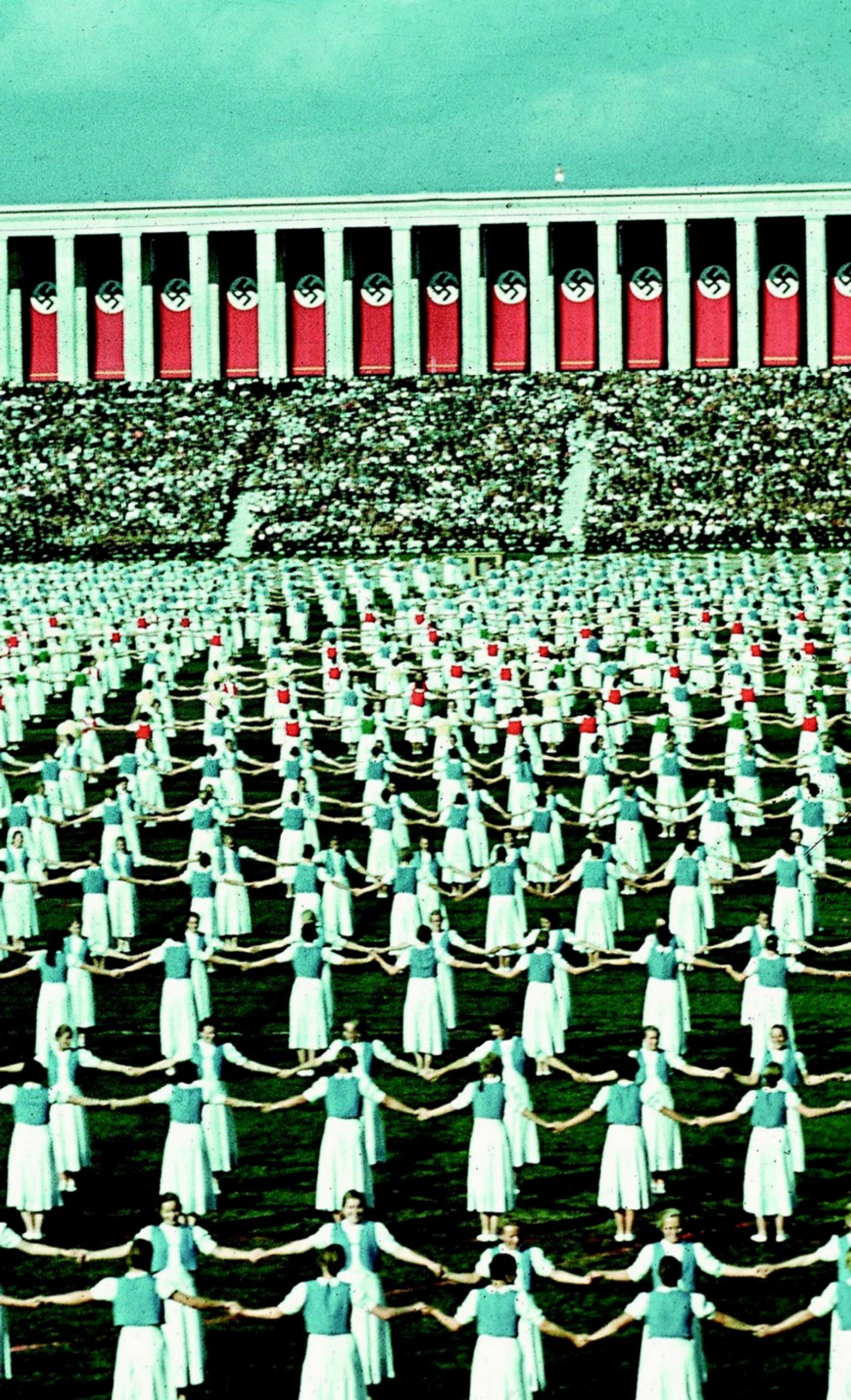
A partir de 1933, les nazis utilisent toutes les techniques pour que le peuple adhère à l'idéologie du Führer. Des cérémonies grandioses sont mises en scène. Presse, radio et cinéma sont mobilisés pour servir la politique du III^e Reich. Des campagnes d'affichage justifient les conquêtes en Europe et stigmatisent les Juifs... Derrière ce lavage de cerveau, Joseph Goebbels, ministre de la Propagande, mais aussi Hitler qui, dès 1919, avait déjà compris l'art de séduire les masses.



En 1925, huit ans avant son accession au pouvoir, Hitler s'exerce pour ses prochains discours, travaillant sa gestuelle avec l'aide de son ami photographe Heinrich Hoffmann. L'élève rejoindra le maître : Joseph Goebbels (ici, lors d'un meeting à Hambourg, en 1934) utilisera les mêmes techniques oratoires et corporelles que son mentor.







LE SENS DE LA DÉMESURE

Symétrie parfaite, chorégraphies au millimètre... En septembre 1938, des membres de l'association des Jeunes Filles allemandes (Bund Deutscher Mädel) dansent lors du congrès du Reich, organisé tous les ans à Nuremberg. Rassemblant plus d'un million de visiteurs durant une semaine, ces conventions géantes exaltaient la grandeur de l'Allemagne et de son chef, et façonnaient l'idée d'un peuple aussi soudé que discipliné.

Time Life Pictures/Getty Images

LES CÉRÉMONIES





LA VOIX DU MENSONGE

En 1938, Joseph Goebbels teste le nouveau modèle de *Volksempfänger* («récepteur du peuple»). Pour atteindre tous les foyers du Reich et permettre aux familles d'écouter la radio, ces appareils bon marché furent développés à l'instigation du ministère de la Propagande dès 1933 avec le lancement du VE301 (301 en référence au 30 janvier 1933, jour de la prise du pouvoir par Adolf Hitler). Les discours du Führer furent abondamment retransmis sur ces petits récepteurs dont on disait, à tort, qu'ils étaient incapables de relayer les stations étrangères.

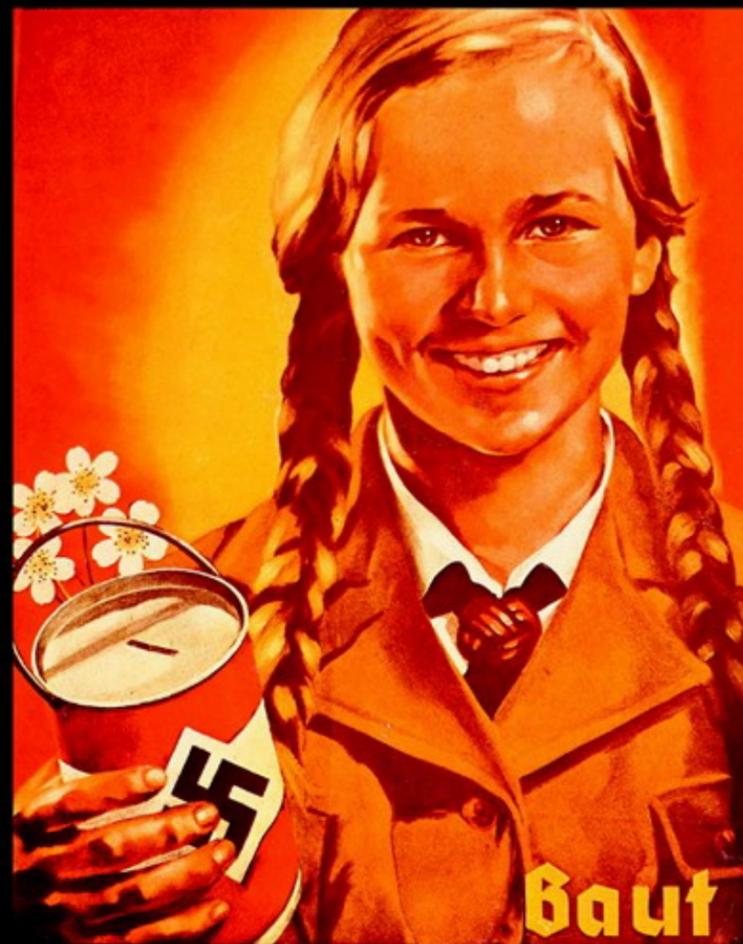
Keystone Pictures USA / Aurimages



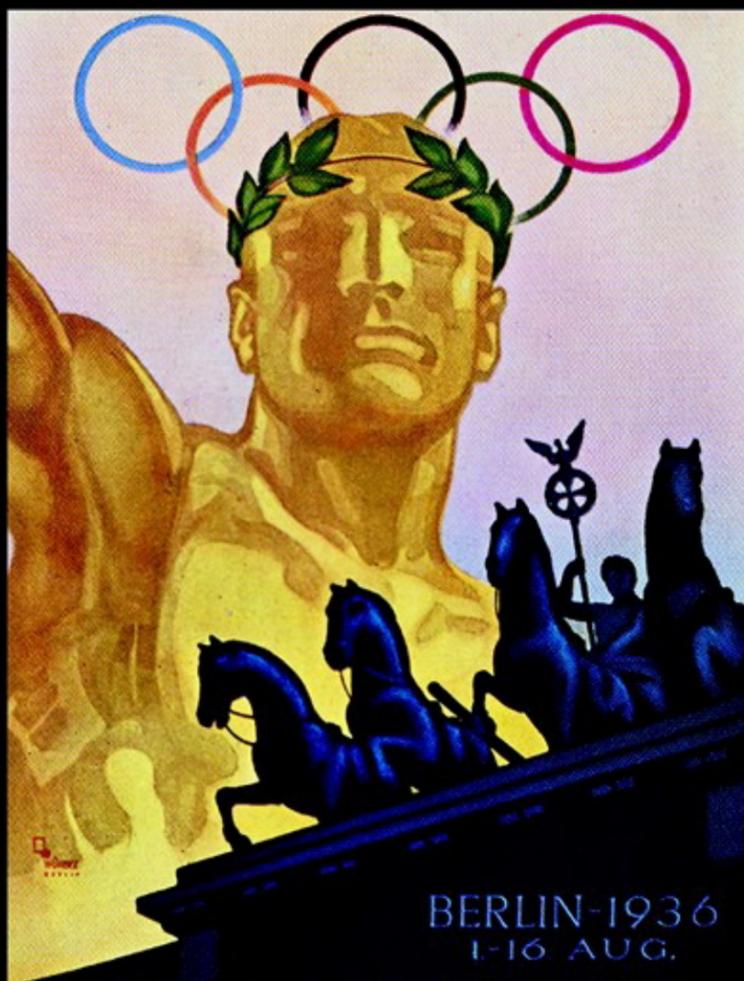


Der ewige Jude

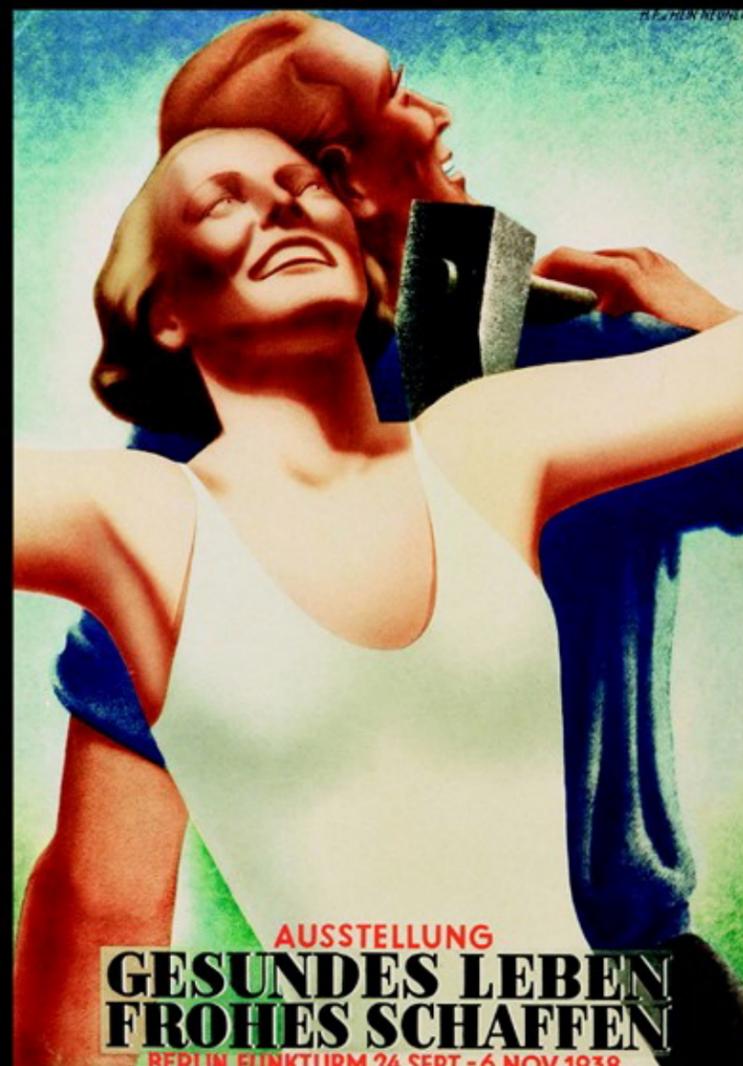
GROSSE POLITISCHE SCHAU IM BIBLIOTHEKSBAU DES DEUTSCHEN MUSEUMS ZU MÜNCHEN - AB 8. NOVEMBER 1937 - TÄGLICH GEÖFFNET VON 10-21 UHR



Baut Jugendherbergen und Heime



**BERLIN-1936
1-16 AUG.
OLYMPISCHE SPIELE**



**AUSSTELLUNG
GESUNDES LEBEN
FROHES SCHAFFEN
BERLIN FUNKTURM 24. SEPT. - 6. NOV. 1938**



LA CORRUPTION DES CONSCIENCES

Avec les journaux, affiches et tracts sont les outils de diffusion du nouveau culte. Stigmatisation des «ennemis de la race allemande» (à gauche, en haut, l'affiche du *Juif Süß*, réalisé par Viet Harlan en 1940), appel au don pour la construction de logements pour la jeunesse, promotion des Jeux olympiques de Berlin (1936) ou du front du travail allemand... La propagande s'intensifie au début de la guerre, en 1939 : le soldat du Reich se pose en rempart de l'Europe contre le péril bolchevique.

akg-images (x3) - Collection Kharbine-Tapabor - Mary Evans Picture Library / Photonstop





LA CAMÉRA COMME UNE ARME

Lors du congrès de Nuremberg en septembre 1933, des milliers de nazis défilent et saluent la flamme du souvenir en l'honneur des soldats de la Première Guerre mondiale. Les caméras de cinéma ne perdent rien de ce défilé monumental. Dès son arrivée au pouvoir, Hitler a créé un Département du film (Reichsfilmkammer) au sein du bureau central de la propagande. Il en sortira, notamment, *Le Triomphe de la volonté* (1935) de Leni Riefenstahl, long-métrage où Hitler apparaît en demi-dieu.

ABACAPRESS/DPA

LA MISE EN SCÈNE





LE CULTE DU CORPS ET DE LA FORCE

Une nageuse, un guerrier antique (signé Arno Breker, un artiste majeur sous le régime nazi)... Les sculptures réalisées sous le III^e Reich exaltent la nudité et représentent des corps «parfaits» symbolisant la souveraineté et la beauté de la race aryenne. Cet art d'Etat, souvent pompier, s'inspire des canons de l'Antiquité grecque et romaine et s'oppose à «l'art dégénéré» (*Entartete Kunst*), mis au ban par le pouvoir national-socialiste dès 1933.

Mary Evans Picture Library / Photononstop - akg-images



L'ART

En 1933, Joseph Goebbels, tout juste nommé ministre, s'adresse aux diplomates et aux correspondants étrangers pour expliquer la politique du Reich. Au premier rang, Adolf Hitler ne perd rien du discours de son disciple.



JOSEPH GOEBBELS, GÉNIE DE LA COMMUNICATION OU EXÉCUTANT ZÉLÉ ?

On l'a longtemps dépeint comme «le plus grand manipulateur des temps modernes». Et nul doute qu'il aurait apprécié ce statut, lui qu'on représente en virtuose de la propagande. La récente publication intégrale des trente-deux volumes du journal qu'il a tenu de 1923 à 1945 a pourtant conduit les historiens à remettre en cause ce portrait, ébréchant sérieusement l'imposante statue de lui-même que le «docteur Goebbels» mit tant d'ardeur à sculpter pour la postérité.

Né en 1897 dans une modeste famille rhénane, il est un lycéen brillant, mais que son caractère froid et hautain prive de l'affection de ses camarades comme de ses professeurs. Ne pouvant exercer aucun sport – ayant perdu enfant l'usage du pied droit, il portera toute sa vie un appareil orthopédique –, il cultive son esprit en solitaire. Réformé en 1914, il se prend de passion pour l'écriture et s'imagine en nouveau Schiller, persuadé qu'un destin exceptionnel lui est promis. En 1922, il décroche un doctorat en littérature, se délectant de ce premier succès : il ne signera plus que «Herr Doktor Goebbels». Mais son rêve de devenir un grand écrivain est brisé par les éditeurs ; l'humiliation de leur refus nourrit en lui amertume et ressentiment. Vivant aux crochets de ses parents, le jeune homme déprime violemment, jusqu'à songer au suicide.

C'est de la politique, dont il s'est peu préoccupé jusque-là, que va venir son salut. D'abord proche du mouvement völkisch, il fonde en 1924 une section du NSDAP dans sa ville natale. Ses talents d'orateur font forte impression sur ses nouveaux camarades. Tribun hors pair, il excelle à exprimer haines et frustrations. Son ambition renaît. Mais ses idées sont floues. Aiguillant sa plume de polémiste dans des publications nationalistes, il rencontre Gregor Strasser, leader de l'aile «gauche» du parti, qui devient son mentor. Goebbels se proclame alors «communiste allemand» et dirige ses diatribes contre les bourgeois... ●●●

Interfoto / LA COLLECTION

L'ORCHESTRATEUR

IL FAIT PASSER SON **INFIRMITÉ** AU PIED DROIT POUR UNE BLESSURE DE GUERRE

●●● Mais, en 1925, assistant pour la première fois à un discours d'Hitler, il est littéralement subjugué. L'Autrichien s'imposant comme seul leader, il le rallie donc, avec d'autant plus de ferveur que le chef, qui a saisi son potentiel de bateleur, le séduit sans vergogne. Goebbels renonce très vite à ses premières idées. Qu'importe les opinions : il a enfin trouvé la reconnaissance. Dès lors, il sera d'une fidélité absolue à son sauveur, lié à lui par une passion quasi amoureuse et totalement mystique. Souffrant d'avoir perdu la foi catholique de ses parents, il s'accroche à la bouée de ce culte de substitution dont Hitler est le messie, et n'aspire plus qu'à faire du national-socialisme «la religion d'Etat des Allemands».

«Il ne pouvait se sentir grand que s'il était confirmé dans sa grandeur par l'idole qu'il s'était choisie», résume l'historien allemand Peter Longerich, qui lui a consacré une biographie (*Goebbels*, éd. Héloïse d'Ormesson, 2013). Exploitant sa dévotion, le Führer l'envoie en 1926 en mission dans «Berlin la Rouge». Goebbels y multiplie les meetings, les discours haineux et les rixes. Car cet homme chétif est fasciné par la violence. Racontant sa soi-disant «conquête» de la capitale dans un livre (les scores électoraux du NSDAP y demeureront pourtant très inférieurs à ceux du reste de l'Allemagne), il avoue : «En politique, les idées ne l'emportent jamais si on ne sait pas mettre à leur service la force matérielle.» Hitler approuve, lui qui a fait ses premières armes comme propagandiste de l'armée et a consacré deux chapitres de *Mein Kampf* à cette question



**JOSEPH
GOEBBELS**
(1897-1945)

Fonction : ministre de l'Education du peuple et de la Propagande à partir de mars 1933.

Avec le Führer : d'abord opposé à Hitler au sein du NSDAP, il se rallie à lui en 1926. Ses talents d'orateur en font un allié pour la conquête du pouvoir sept ans plus tard.

La fin : il accompagne le Führer dans sa chute au QG de Berlin. Il se suicidera avec sa femme après avoir empoisonné ses six enfants.

akg-images

cruciale à ses yeux. De fait, Goebbels va développer les principes basiques définis par son chef : jouer sur les émotions, marteler un petit nombre d'idées, dénigrer les opposants, désigner un «ennemi spécial»... Des techniques efficaces qu'il peaufine en copiant celles de la publicité : saturation de l'espace public par des slogans simples et visuels avec un impact direct. «Nous ne cherchons pas la vérité mais l'effet produit», résume Goebbels, qui édite des manuels compilant ses «recettes». «Les grandes masses sont aveugles et stupides [...] La seule chose qui soit stable, c'est l'émotion et la haine», a décrété Hitler. Pour en jouer, Goebbels sera son principal porte-voix. Une enceinte haute-fidélité et un instrument essentiel de la grande lessive des cerveaux. «Le moteur d'un mouvement idéologique n'est pas une question de compréhension mais de foi», sou-

ligne-t-il dans ses écrits. En 1930, Hitler le nomme chef de la propagande du parti.

Bourreau de travail, Goebbels organise des milliers de meetings pour les élections de 1932. Consécration : il est nommé en mars 1933 ministre de l'Education du peuple et de la Propagande. Fort d'un budget multiplié par dix entre 1933 et 1939, il enrôle tous les moyens de communication – presse, édition, radio, actualités filmées et télévision, cinéma, photographie... – au service de la diffusion de l'«évangile» nazi. Et développe un autre outil clef de sa stratégie, le «rassemblement de masse», organisant d'innombrables spectacles d'inspiration mi-religieuse, mi-wagnérienne. Pendant douze ans, l'opinion publique est sous contrôle. Toute voix dissidente étant interdite, pourchassée, le culte du Führer peut s'imposer sans partage.

Avec l'entrée en guerre, ce matraquage idéologique se fait encore plus intense. Tout comme la coercition. L'activité prodigieuse du ministre lui vaut les louanges du patron : «La propagande de Goebbels est une de nos armes de guerre les plus efficaces.» Les Allemands en furent-ils tous dupes ? La méthode Goebbels a sur-

tout triomphé... par la force, la dictature servant sans doute plus sa propagande que l'inverse. Ce qui ne l'empêcha pas de s'enivrer de ses «succès». La «quête narcissique de reconnaissance a été le moteur de sa carrière», juge Longerich. Brun, petit, malingre et boiteux, bien loin des canons «nordiques» de la SS, il regonflait son ego à coups de conquêtes parmi les jeunes actrices des studios de cinéma qu'il contrôlait, et affichait son zèle par



Interfoto / La Collection

une obsession antisémite (c'est lui qui organisa la Nuit de cristal en 1938). Sociopathe sentimental, charmeur cynique et sans scrupule, il n'était jamais aussi heureux qu'en tribune acclamé, prêt pour cela à tous les mensonges, comme celui de faire passer son infirmité pour une blessure de guerre...

Son mariage avec Magda Quandt lui avait ouvert les salons d'une bourgeoisie qu'il avait longtemps haï... et dont il reprit les attributs, troquant les vestes de cuir prolétariennes pour les costumes sur mesure. En 1939, sa résidence berlinoise comptait dix-huit domestiques. Il collectionna les maîtresses, les villégiatures, les voitures de luxe et les œuvres d'art. Et put enfin faire publier son roman : 3 000 exemplaires vendus en cinq ans... Ce pur opportuniste ne fut donc pas «le grand intellectuel qu'on présentait encore il y a quelques années, insiste Elke Fröhlich, l'historienne qui a édité son *Journal*, mais un serviteur zélé de son maître Hitler.» D'ailleurs, «il ne faisait pas partie du cercle des décideurs, comme Göring ou Himmler, et n'était informé que lorsque Hitler avait besoin de lui.» Il ne sut ainsi rien de la préparation du pacte germano-soviétique, et fut averti avec retard du débarquement en Normandie... Faute d'alliés, il demeura toujours isolé dans le parti, dépendant, politiquement et psychologiquement, du soutien du chef. Son rôle se borna à préparer les esprits à la guerre, puis à mettre en scène le spectacle de l'enthousiasme général. Il échoua pourtant autant à définir une ligne claire qu'à s'imposer comme seule

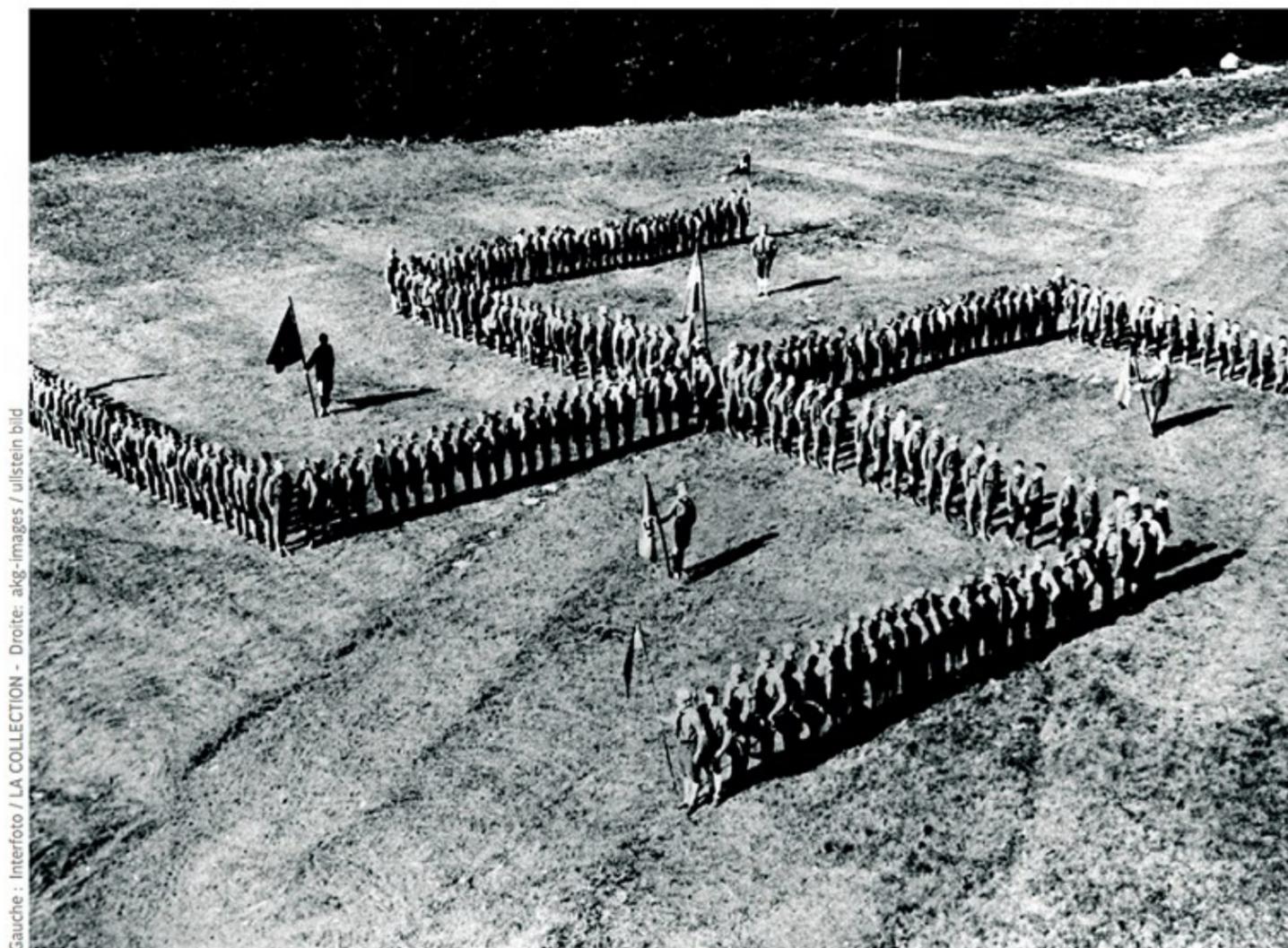
autorité en matière de propagande, composant toujours avec des rivaux à l'intérieur du parti et du gouvernement (Dietrich pour la presse, Ribbentrop pour l'international, Rosenberg pour l'éducation des masses). Et lorsque les premières défaites vinrent écorner l'image du Führer dans l'opinion, son activité redoublée n'y changea rien... Faute de forger un consensus, sa propagande servit donc plus à en donner l'illusion, chose aisée quand toute expression dissonante a été éradiquée. Son œuvre ne fut qu'un simulacre. Un mensonge énorme, englobant tous les autres.

Sa foi en Hitler demeurée intacte malgré la débâcle, il fut nommé durant l'été 1944 «plénipotentiaire du Reich pour la guerre totale». A mesure que Göring, Speer et Himmler perdaient la confiance du chef, son étoile brilla de plus en plus. Mais il n'atteignit son sommet que lorsque tout était perdu, dernier chancelier du III^e Reich le temps d'une unique journée (le 1^{er} mai 1945), celle séparant le suicide d'Hitler du sien. «Au fond, écrit Longerich, il ne fut jamais sûr de lui, ce que trahit son besoin de voir ses divers discours publiés et loués dans les médias qu'il contrôlait pourtant. Il consignait d'ailleurs régulièrement les "succès" de ce genre dans ses carnets.» Ainsi fit-il de son *Journal* le miroir où s'admirer et le garant de sa postérité : il en avait vendu les droits de publication dès 1934, en vue d'une parution posthume. Ironie du sort, c'est ce journal qui a permis de faire tomber son sinistre masque. ■

BALTHAZAR GIBIAT

Entre le Führer et son ministre, Magda Goebbels, surnommée la «première dame du Troisième Reich» : cette jeune femme cultivée, issue de la haute société berlinoise, devenue nazie fanatique, suit son époux dans toutes les cérémonies officielles et visites d'Etat.





Gauche : Interfoto / LA COLLECTION - Droite: akg-images / ullstein bild

En 1930, sur un terrain vague, à Berlin, cette unité de la Hitlerjugend s'entraîne à former une parfaite croix gammée.

BALDUR VON SCHIRACH LE PÈRE DES **JEUNES HITLÉRIENS**

Cet aristocrate fut l'âme de la jeunesse allemande.
Il l'embrigada dans un mouvement qui devint
peu à peu organisation paramilitaire. Porté aux nues
par le Führer, il tomba en disgrâce en 1940.



Au milieu de ses «élèves», von Schirach peut avoir le sourire. En cette année 1936, son mouvement des Jeunesses hitlériennes est proclamé organisation d'Etat. Le début d'un long embrigadement.



Dans un gymnase de Munich, en décembre 1937, ces adolescents, debout sur des échelles, pratiquent, comme chaque jour, des exercices physiques. Adolf Hitler veut que la jeunesse allemande soit d'abord «un corps sain».

Droite : alq-images / TT News Agency / SV - Gauche : Picture Alliance/Rue des Archives



Baldur von Schirach, devenu depuis deux ans le *Jugendführer*, salue ici une unité bavaroise au garde-à-vous lors du rassemblement du parti à Nuremberg, le 30 août 1933.

SA MISSION : FORMER **DES SURHOMMES** ARYENS PRÊTS À SE SACRIFIER

A quelle date Adolf Hitler apparaît pour la dernière fois devant les caméras ? Le 20 avril 1945, jour de son 56^e anniversaire. Berlin est alors assiégé par les troupes soviétiques. Le Führer émerge du bunker où il s'est réfugié depuis quatre jours pour se rendre dans la cour en ruine de la chancellerie du Reich. Devant lui, une vingtaine d'adolescents portent fièrement leurs uniformes noirs ou kaki : des membres des Jeunesses hitlériennes (*Hitlerjugend*). Agés de 15 ans en moyenne, ils sont décorés de la Croix de fer par Hitler, dont la main droite ne cesse de trembler. Emus, ils lui racontent avec fierté leurs minces exploits contre l'ennemi, eux qui n'ont plus beaucoup d'armement pour contrer les chars soviétiques... «Etre ou ne pas être, tel est l'état du peuple allemand»,

murmure le Führer en leur donnant la mission de protéger à tout prix la capitale contre l'Armée rouge. La plupart seront tués ou faits prisonniers... L'endoctrinement de cette jeunesse, à qui l'on confia l'ultime défense du Reich, Hitler le devait à un homme : Baldur von Schirach.

Ses talents d'orateur convainquirent Hitler qui le nomma *Jugendführer*

Ce Berlinois, né en 1907, fils d'une Américaine et d'un officier allemand devenu directeur d'un théâtre, eut une enfance privilégiée, bercée par la musique et la littérature. Contrairement aux principaux dignitaires nazis, Baldur, trop jeune, ne participa pas à la Grande Guerre. Mais la défaite de 1918 causa un drame familial : le suicide de son frère aîné, qui ne supportait pas un tel déshonneur pour sa patrie. Après cette perte, la famille von Schirach

voilà une haine féroce au régime de la République de Weimar (1918-1933), et Baldur devint antisémite à la lecture du livre de l'industriel américain Henry Ford, *The International Jew*.

Le 29 août 1925, à l'occasion d'un dîner familial, un invité exceptionnel fit son apparition : Adolf Hitler. Ebloui par son discours, Baldur von Schirach, 18 ans, adhéra au NSDAP et composa un poème à la gloire de celui qui allait devenir son Führer. Une fois membre des Sections d'assaut (SA) d'Ernst Röhm, il s'installa ensuite à Munich pour y suivre des cours d'anglais, d'histoire de l'art et de littérature allemande. En dépit de son jeune âge, son engagement politique était tel qu'il fut nommé, le 20 juillet 1928, à la tête de l'Union des étudiants hitlériens (*Nationalsozialistischer Deutscher Studentenbund*). «Les universités allemandes de l'époque étaient tournées vers les intérêts politiques et non vers l'acquisition du savoir», rappelle l'historien britannique Richard Evans dans *Le Troisième Reich* (éd. Flammarion, 2009).

Grâce à ses talents d'orateur, von Schirach parvint à séduire une partie du monde étudiant. Hitler fut si impressionné par les qualités de son poulain qu'il le nomma en 1931 *Jugendführer*, ●●●

POUR HITLER, LE JEUNE ALLEMAND DOIT ÊTRE «AUSSI DUR QUE L'ACIER KRUPP»

●●● chef des Jeunesses hitlériennes. Cette organisation – à l'origine une branche des SA fondée en 1922 – avait refait son apparition le 4 juillet 1926, lors du deuxième congrès du parti, à Nuremberg. Libérée de sa tutelle, elle devint autonome lors d'une cérémonie présidée le 17 juin 1933 par Hitler – devenu chancelier – et von Schirach. Dans les universités, ce dernier décida d'exclure les communistes et autres «révolutionnaires» des cours, introduisit un quota d'étudiants juifs et créa de nouvelles disciplines obligatoires, comme les études raciales. L'historien américain George Mosse, dans *Les Racines intellectuelles du Troisième Reich* (éd. Calmann-Lévy, 2006), explique que si «les jeunesses des autres nations se ralliaient plutôt à la gauche, en Allemagne, les préoccupations nationalistes du Volk, le peuple, étaient prioritaires».

Lorsque Hitler prit le pouvoir en 1933, il fixa une mission à Schirach : faire des deux millions de jeunes hommes de la Hitlerjugend de futurs surhommes aryens prêts à servir le III^e Reich et à se sacrifier. Il modela son organisation en classes d'âges. Les Pimpfe (6-10 ans) intégraient ensuite les Deutsche Jungvolk (10-14 ans), puis la véritable Hitlerjugend (14-18 ans), avant de rejoindre le service du travail puis l'armée. L'encadrement était assuré par des adultes, des dirigeants du parti ou des officiers devenus instructeurs.

Von Schirach supprima les camps de scoutisme des *Länder* (provinces) pour reprendre leurs activités. Dans un esprit de camaraderie et de discipline, l'entraînement physique était privilégié : course à pied, natation, initiation à la boxe... La loi du plus fort était encouragée, les plus âgés ayant le droit de «bousculer» les plus jeunes pour éliminer les plus faibles ou les endurcir. Lors des parades et défilés,



BALDUR VON SCHIRACH
(1907-1974)

Fonction : chef des Jeunesses hitlériennes (1931-1940), puis Gauleiter (gouverneur) de Vienne (1940-1945).

Avec le Führer : d'abord impressionné par ses talents à la Hitlerjugend, le Führer le démit de ses fonctions en 1940.

La fin : reconnu coupable de crime contre l'humanité au procès de Nuremberg, il fut condamné à vingt ans de prison. Il mourut en Rhénanie, à 67 ans.

Interfoto / LA COLLECTION

tous exhibaient, en uniforme, un poignard accroché à leur ceinturon où figurait l'inscription *Blut und Ehre* (sang et honneur). Ils prêtaient aussi serment devant leur *Bann*, ces drapeaux associés aux plus de 300 unités de l'organisation : «En présence de cet étendard de sang, qui représente notre Führer, je jure de consacrer toute mon énergie et toute ma force au sauveur de notre pays, Adolf Hitler.»

L'endoctrinement «scolaire» était aussi de mise. Ces têtes blondes suivaient chaque semaine des cours d'antisémitisme et devaient rejeter «l'enseignement racialement étranger, judéo-oriental, du

christianisme». Leur chant favori était sans appel : «Nous sommes la joyeuse Jeunesse hitlérienne/ Nous n'avons pas besoin de vérité chrétienne/ Car notre chef Adolf Hitler, notre meneur/ Restera toujours notre intercesseur.» Des paroles qui faisaient écho au discours de ce dernier à Nuremberg, en 1935 : «A nos yeux, le garçon allemand de l'avenir doit être svelte et souple, rapide comme le lévrier, résistant comme le cuir et dur comme l'acier de chez Krupp. Nous devons élever un nouveau type d'être humain.» En 1938, les effectifs de von Schirach, qui avait les pleins pouvoirs sur la jeunesse du Reich, passèrent à huit millions ! Une organisation paramilitaire qui démontrait la volonté de plus en plus affichée d'Hitler d'entraîner l'Allemagne dans une guerre de revanche à l'Ouest, et de conquête à l'Est. Lorsque éclata le conflit, en 1939, l'adhésion devint obligatoire pour tous les jeunes du pays, aussi bien dans le domaine scolaire que sportif : la Hitlerjugend était dorénavant composée de douze millions de garçons. Un vivier.

Récompense pour les plus radicaux d'entre eux : intégrer les SS

Pour soutenir l'effort de guerre, la coopération avec l'armée fut renforcée en 1939. Von Schirach signa une convention avec le chef de la Wehrmacht, Wilhelm Keitel, stipulant que la Hitlerjugend suivrait dorénavant un entraînement militaire (parcours du combattant, manie- ment des armes...). En contrepartie, l'armée s'engageait à fournir chaque année 30 000 instructeurs. Il créa aussi une section d'auxiliaires à la Kriegsmarine, pour des opérations de sauvetage en mer, et conclut un accord avec Himmler afin que les meilleures recrues soient orientées vers la Schutzstaffel (SS). Le Graal pour les élèves les plus dévoués et les plus radicaux qui rêvaient de porter les *Sieg Rune* (runes de la victoire), le symbole des SS.

Adulé par les jeunes nazis avec qui il aimait prendre des bains de foule, von Schirach fit des envieux au sein du parti : le ministre de la Propagande Joseph Goebbels, mais surtout Martin Bormann, le conseiller d'Hitler, l'un des nazis les plus puissants du Reich. Ce dernier ne quittait jamais le Führer. Très influent auprès de lui, il accusa le père des Jeunesses hitlériennes d'être un farouche opposant à la guerre. Et de se montrer trop proche de ses jeunes recrues... En 1940, Hitler,



Haut : Interfoto / LA COLLECTION - Bas : Philippe Ledru / akg-images

convaincu par les arguments de Bormann et Goebbels, le démit de ses fonctions et l'envoya à Vienne comme Gauleiter (gouverneur). Dans la métropole, von Schirach donna de somptueuses fêtes et organisa une exposition sur l'«art décadent» qui attira les foudres du Führer.

La rupture fut définitive à l'été 1943. Tandis que de jeunes hitlériens, incorporés dans la Waffen-SS, revenaient traumatisés par les massacres de civils sur le front de l'Est, Hitler invita le couple von Schirach dans son nid d'aigle, le Berghof. Selon Traudl Junge, la secrétaire d'Hitler, Henriette, l'épouse de Baldur, aurait abordé la question de l'extermination des femmes juives en Hollande. Hitler se serait alors agacé. Une version incertaine, d'autant plus qu'elle fut enjolivée par des historiens d'après-guerre et par von Schirach lui-même dans son livre *J'ai cru en Hitler*, publié en 1967. Toujours est-il qu'à partir de ce jour-là les von Schirach ne



Ce soldat allemand de 18 ans est fait prisonnier en Normandie par un Canadien, en juillet 1944. Plus haut, des jeunes hitlériens sont enrôlés par l'armée, en 1945, pour défendre Berlin en ruine.

furent plus jamais reçus... Vacant à ses occupations de gouverneur, à Vienne, cet homme déchu ne put qu'assister, impuissant, à la déliquescence du Reich pendant deux ans. En Allemagne, ses garçons étaient désormais intégrés dans la Volksturm, une milice levée en 1944, supposée épauler la Wehrmacht afin de défendre le territoire. Lors de la prise de Vienne par l'Armée rouge, le 13 avril 1945, von Schirach s'échappa pour se constituer prisonnier, le 5 mai, auprès des Américains. Au procès de Nuremberg, il fut reconnu coupable de crime contre l'humanité et condamné à vingt ans de prison. «Je porte seul la culpabilité d'avoir entraîné la jeunesse à suivre cet homme», dit-il. Comme ces adolescents, ce 20 avril 1945 à Berlin, décorés par le Führer. Il aura fallu le suicide de leur idole, dix jours plus tard, pour voir la jeunesse allemande – et von Schirach – sortir de vingt ans d'hypnose. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL